

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

*Ce que je pense
du Tour de France
et de mes
camarades français*

par GINO BARTALI

En exclusivité



COPENHAGUE (de notre envoyé spécial). CHAMPIONNATS DU MONDE CYCLISTES. — Rencontre de vieilles et jeunes gloires. De gauche à droite, assis, Richter, Scherens, de nouveau champion du monde, le manager Kaiser et, en chapeau, l'ancien champion Ellegaard



la petite semaine

LUNDI. — Je plains beaucoup les coureurs cyclistes amateurs, routiers ou pistards, à qui, chaque année, on donne un roi, un chef, un modèle en la personne du champion du monde et qui, durant toute l'année, ensuite, constituent un Etat sans tête et une troupe sans drapeau. En effet, à peine le champion annuel de l'U. C. I. est-il proclamé, à peine a-t-il revêtu pour un tour d'honneur son maillot blanc à ceinture irisée, que l'on annonce son prochain passage dans les rangs des professionnels. Ce beau maillot tout neuf ils l'exhiberont durant quelques semaines à peine, le routier et le pistard, sur quelques vélodromes ; le feront admirer aux amis et connaissances. Puis le beau paletot, comme disait André Leducq, ira dormir parmi tant d'autres sweaters. Leur propriétaire portera simplement au bout des courtes manches d'un autre maillot un petit bracelet jaune, vert, rouge, etc., rappel de son ancienne gloire. Et, jusqu'à l'année suivante, il n'y aura plus que deux ex-champions du monde des purs.

Il est curieux de constater que l'appel du professionnalisme ne soit entendu, que la vocation ne naisse précisément que vers la fin août. Avant cette date, aucun de ces amateurs ne se jugeait apte à se mesurer avec ses aînés professionnels ou digne de se mélanger à eux. Et hop ! Il suffit qu'ils se soient solennellement alignés dans la grande compétition, pour que les meilleurs et même les moins bons annoncent immédiatement qu'il leur a poussé des ailes et qu'ils se sentent invinciblement attirés par la vie du professionnel.

Il est, certes, tout à fait normal que les professionnels « sortent » des pépinières d'amateurs. Il est assez humain et assez logique que le nouvel impétrant mette dans son jeu le plus grand nombre d'atouts et augmente sa valeur marchande. L'ancien champion amateur routier, trouvera sans doute un contrat plus avantageux que ses camarades dans la maison qui le prendra à son service ; et les directeurs des vélodromes se fonderont de cachets plus coquets en faveur de l'ancien champion amateur du sprint. On ne saurait blâmer ces jeunes gens d'agir avec autant de sagesse et de sens pratique.

Seulement que devient dès lors le prestige du titre de champion du monde des amateurs ? Et à quoi riment ces compétitions si elles n'ont pour but que de faire fuir vers d'autres destinées celui qui vient d'être consacré le meilleur d'une élite, au moment même où il fausse compagnie à ses pairs ? Les championnats des amateurs ne sont plus qu'une ultime sélection, en quelque sorte, un examen de passage, un permis de se conduire en professionnel...

C'est ainsi qu'après les championnats du monde, les amateurs n'ont plus de champion ! Etrange paradoxe !

Mais que faire ? Rétrograder le titre au suivant immédiat de celui ou de ceux qui abandonnent la blanche hermine ? Exiger que s'engagent seulement dans les championnats du monde les amateurs qui ne songent pas à renier, d'une année encore, leur état de « pureté » ?

Le maillot arc-en-ciel n'est pas un simple objet de collection privée que la foule n'a plus loisir d'admirer.

MERCREDI. — En feuilletant les programmes parfaitement édités — à l'instar des Olympiques — des Jeux Universitaires Internationaux, je tombe en arrêt sur le nom d'une ancienne recordwoman universitaire, lors de semblables compétitions antérieures. Un palmarès est un palmarès et nul n'y peut rien changer. Tout ce qui se mesure en temps, en distance, en poids ne saurait être discuté. Les chiffres ont une rigueur absolue. Et ce qui est écrit est écrit ou gravé sur l'airain. Ce qui peut paraître drôle — mais c'est un accident que les législateurs sportifs n'avaient pas prévu — c'est que l'ancienne recordwoman, dont on perpétue les exploits, a, depuis ces temps, changé, elle aussi, de catégorie et passé dans le sexe fort. Ceci n'a rien à voir avec la question amateurs-pro. Ce n'est pourtant pas de moindre importance. Il serait trop facile de plaisanter ! Voyez-vous, dans cinquante ans d'ici, ce grand-père ou arrière-grand-père, nanti d'une barbe et, sans doute, de hautes fonctions réservées aux hommes, dire à sa petite fille, curieuse et sportive : « Moi aussi, j'ai battu des records. Aucune de mes camarades ne lançait aussi loin le disque ou le javalot. » — « Mais comment, grand-père ? » — « Eh ! oui, en ce temps bête j'avais droit d'entrée au gynécée et je

défendais et illustrais les couleurs de mon pays, en bonne athlète que j'étais ! Depuis... mais c'est une autre histoire... »

Et voilà pourquoi je pense qu'en dépit des usages et des lois, on pourrait biffer de la table des records féminins ceux du futur grand-père !

VENREDI. — L'affaire Delfour est enfin réglée de façon honnête. Le sympathique capitaine de l'équipe de France n'aura fait qu'un bref séjour au C.A.P., pour repasser dans un club de première division, au Racing Club de Roubaix. N'eût été la sportivité de certains dirigeants, notre homme — celui qui a été considéré comme le meilleur joueur français par des sélectionneurs européens — serait privé de l'honneur de défendre notre pavillon... et l'équipe de France privée, elle, de sa valeur. Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de pénible dans ces tractions, dans ces marchandages, dans ces affaires à côté et très en marge du sport ? Ce n'est pas du tout une mauvaise querelle que nous cherchons au professionnalisme. Il existe. Il doit exister. Il est tout aussi normal corollairement que ceux qui font les frais de cet état de choses sportives aient le moyen

de se défendre. Il est très régulier qu'un club qui a « acheté » un joueur — celui-ci s'en allant — le revende au meilleur prix et rentre, en somme, dans ses débours. Mais cela ne devrait pas intéresser le public. Ce devrait être fait sans bruit, sans contestation, de bonne foi et de bonne foi sportive. Le plus pur esprit sportif peut animer des professionnels et même des employeurs de professionnels. Mais il ne faudrait pas que de mesquines considérations, de petites rancunes, des vexations d'amour-propre vinssent troubler le déroulement normal d'une affaire on ne peut plus régulière. Il faut avouer que Delfour, en l'espèce, a le beau rôle. Ne constitue-t-il pas, en effet, une marchandise que l'on vend... mais que l'on n'a pas achetée, si je ne m'abuse ?

Enfin, tout est bien qui finit bien !

DIMANCHE. — Les Jeux Universitaires, qui gagneraient à être mieux connus, plus suivis, encouragés, se sont terminés sur un coup d'éclat : le départ de l'équipe italienne tout entière, à la suite d'un match de football qui ne s'était pas déroulé — ou aurait pu ne pas se dérouler — selon les règles d'une stricte et nécessaire neutralité. Nos

amis latins ont la tête chaude, comme nous-mêmes, d'ailleurs, et l'on pourrait mettre leur décision sur le compte d'une susceptibilité exagérée. Pourtant !... Si nous déplorons ce geste qui a enlevé un peu de sa sérénité sportive à la clôture de la grande compétition internationale, nous ne pouvons en blâmer les auteurs. Il est une chose grave : c'est la faute de l'arbitre ! Celui-ci, Hongrois, se prétend Tchèque. Comme tel, il est accepté par les Italiens pour diriger un débat italo-hongrois dont les Italiens font les frais. Or, l'on s'aperçoit qu'il est bel et bien Hongrois de fait, sinon Tchèque d'espérance. Voilà la chose extrêmement grave ! Il est nécessaire, indispensable, que l'on puisse avoir la plus extrême confiance dans un arbitre. Il doit être à l'abri de tout soupçon ; il doit être comme César, aux yeux de la femme de l'empereur. Vous voyez d'ici ce qu'un petit mensonge — même en plaidant les circonstances atténuantes — peut ruiner tout un édifice de scrupuleuse honnêteté ! Si la chose n'était pas grave en fait, elle l'était moralement. Et c'est pourquoi j'estime que les Italiens avaient grandement raison de ne pas être contents, contents !

Jean de Lascomettes.



ATTENTION A NOTRE NOUVELLE ADRESSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25, r. d'Aboukir, Paris (2^e) - Turbigo 52-00 et 96-80

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant, à chaque commande. Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc.

match

CHEQUE POSTAL : 1427
R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE ET SEINE-ET-OISE	2 ^e ETRANGER (Tarif A réduit)
1 an : 38 francs — 6 mois : 20 francs	1 an : 63 francs — 6 mois : 32 francs
1 ^{re} FRANCE ET COLONIES	3 ^e ETRANGER (Tarif B normal)
1 an : 46 francs — 6 mois : 24 francs	1 an : 72 francs — 6 mois : 37 francs

« Ce que je pense du Tour de France et de mes camarades français »

par Gino BARTALI

JE remercie « Match » de l'invitation qu'il vient de me faire. Ce sera la première fois que je prendrai la parole après mon essai dans le Tour de France et cela ne me gêne aucunement. Au contraire, je pense pouvoir dire quelque chose qui intéresse les sportifs.

Vous savez déjà qu'au commencement de la saison il n'était nullement question d'une participation italienne au Tour. On en était encore à l'abstention de 1936 à cause de nos contre-sanctions et personne ne songeait, ni ne parlait de l'affaire. En ce qui me concerne, j'étais bien mal en point... Un coup de froid durant une sortie d'entraînement sur les cols de l'Apennin toscan s'était transformé en bronchite, et me voilà, par ce fait, obligé de renoncer à ce Milan-San Remo que je convoitais de toutes mes forces. Ma préparation si longue et si minutieuse — presque 3.000 kilomètres — devenait inutile ! Ce ne fut que dix jours avant le départ du « Giro d'Italia » que je pus remonter à vélo.

Très peu en forme ; opposé à des adversaires décidés et qui ne voulaient point se déclarer vaincus, obligé, à cause des caprices des organisateurs, de courir au dehors de l'admirable réseau de routes modernes qu'on a à présent en Italie, je gagnai, c'est vrai, mais bien plus péniblement qu'il ne le paraissait. Dans des conditions normales de santé et de préparation, j'aurais terminé le « Giro » presque sans m'en ressentir ; hélas ! le sort en avait voulu autrement et j'arrivais à Milan très éprouvé.

Un long repos s'imposait si je voulais récupérer en vue des courses de la seconde moitié de la saison. L'annonce qu'on avait donnée entre temps qu'une équipe italienne serait envoyée par la Federazione Ciclistica au Tour de France ne m'avait aucunement intéressé. L'idée de participer à la « grande boucle » était aussi loin de mon esprit et de mon programme que la terre de la lune.

Pour cela, tous les bruits coururent à mon sujet, me laissaient indifférent, peut-être ennuyé. Ni les exhortations de certaine presse, ni les démarches, d'ailleurs correctes et affectueuses, du général Antonelli, président de la Federazione, n'auraient eu raison de mon idée bien ancrée de ne pas courir, cette année-ci, le Tour, si l'intervention de M. Mario Della Torre, grand chef de la firme Legnano, après le décès du commandeur Bozzi qui en avait été le créateur et l'incomparable animateur, ne se fut produite.

« Gino, me dit-il, veux-tu me rendre un service ? Répond « oui » à la Federazione. »

Je dis ce « oui » désiré et, quinze jours plus tard, je m'alignais, comme vous le savez, au Vésinet.

Ce qu'a été mon Tour de France, vous le connaissez également, de mes ascensions au Ballon d'Alsace et au Galibier, jusqu'à ma dégringolade dans les eaux glacées du Coulaud, de mon calvaire dans l'étape des trois cols jusqu'à mon abandon à Marseille, jusqu'à l'accolade que le bon M. Desgrange voulut me donner lorsque, le cœur étreint, je lui fis mes adieux dans le hall d'un hôtel.

— Reviendrez-vous au Tour ? me demanda-t-il, sa main dans la mienne.

— Je ferai ce que voudra mon constructeur, lui répondis-je quelque peu ému. Si cela ne dépendait que de moi, je m'engagerais à l'instant au Tour de 1938.

Oui, le Tour de France est une grande et belle compétition ; elle est la plus retentissante qui existe au monde ; c'est une épreuve que tout coureur devrait s'enorgueillir de gagner et d'épingler à son palmarès, et cela non seulement à cause du gain matériel qu'elle rapporte !

Cette idée de grandeur, par conséquent de difficulté, était déjà dans mon esprit lorsque je me refusais à partir à cause du mauvais état de ma santé. Mais dès que je fus dans le bain, souffrez que je vous dise que si la première opinion, celle de l'importance et de la grandeur de la course ne fit que se renforcer, la seconde, celle qui me faisait regarder le Tour comme un épouvantail, ne tarda pas à se dissiper, à se fondre comme la neige au soleil d'août.

Vous confier, avec sincérité et simplicité, mes impressions sur certains moments, sur certains épisodes, dont j'ai été le protagoniste (je n'écirai pas « le héros » !) c'est comme vous dire ce que je pense du Tour de France. Cela s'appelle, si je ne me trompe pas, du reportage vécu.

Je commencerai par vous dire que les « effroyables pavés du Nord », dont la presse de mon pays avait fait d'impressionnants tableaux, ne m'ont nullement... effrayé. On m'y voyait distancé, lâché, ramant assez loin des hommes de tête, ceux-ci bien heureux de s'être débarrassés d'un adversaire qu'ils redoutaient pour des raisons bien connues. La vérité est qu'un coureur adroit, qui est fort, qui sait bien manœuvrer son instrument de travail, je veux dire son vélo, ne craint pas les routes rudes des régions du Nord. En outre, ma « monture » avait été conçue et fabriquée dans le souci de me favoriser au plus



haut degré sur ces routes. C'est un véritable joyau de la mécanique que mon dévoué Ugo Bianchi m'avait préparé après de longues et minutieuses manipulations dans le coin obscur et dégarni qu'est le service des courses de Legnano. Je tiens à ce que, d'ici, lui parvienne l'expression de ma reconnaissance.

S'il est vrai que, à la suite de ma chute dans le torrent, je ressentis tout à coup, et les conséquences néfastes de l'accident et celles bien plus graves des efforts soutenus dans le « Giro », cela ne signifie pas que, au départ du Vésinet, je fus en mauvaise forme. C'est parce que, à l'instant, je marchais fort et bien, que j'ai pu me débrouiller au cours des bagarres des premières étapes et ne pas perdre de précieuses minutes vis-à-vis de ceux qui, à mon avis, étaient les hommes à surveiller : Silvère Maes, Vervaecke et Speicher. Et c'est également à cause de cela que je passais fort honorablement ce que, en Italie, on a appelé « le terrible examen des pavés ». Je veux dire que mon opinion est que le coureur qui compte parmi les favoris du Tour doit se présenter au départ à peu près en forme complète s'il veut parer le risque de se voir « mettre dans la vaine » de précieuses minutes avant les cols. On m'a dit que Maes était à court d'entraînement et je pense que c'est à cause de cela qu'il a eu un début assez terne.

Ce qui m'a étonné dans le Tour, c'est la tactique que la plupart des concurrents ont adoptée. Les départs très rapides, les incessantes et toujours renouvelées tentatives de lâchage, dues non pas aux leaders, mais aux coureurs de second plan, m'ont quelque peu ennuyé, je l'avoue. Je ne me tirai pas plus mal que ça de telles situations, dans lesquelles j'étais désavantagé par la presque inexistence de mon équipe ; et même dans l'étape Metz-Belfort, où j'entamai le Ballon avec plus de six minutes de retard, je pus me rattraper. La plupart de ces échappées, et on l'a vu, restent stériles. A quoi bon, donc, s'y engouffrer jusqu'au cou, comme ce pauvre Carini, au cours de ladite étape Metz-Belfort ? Il aurait mieux défendu ses intérêts si l'énergie, si follement dépensée sur le plat, plus de cent kilomètres durant, il l'avait gardée pour l'employer sur le Ballon, à côté des grimpeurs. Voyez l'exemple de Gallien, dont je m'occuperai tout à l'heure.

On a aussi l'habitude de surveiller étroitement le porteur du maillot jaune. Ses adversaires directs modèlent, si j'ose dire, leur propre course sur la sienne, de façon que c'est lui qui se trouve forcé d'assumer le commandement de la poursuite lors d'une échappée, car personne ne veut mener. A moins qu'il ne dispose d'équipiers de valeur à lancer sur les traces du fugitif. C'est le cas de Weckering, au cours de la néfaste étape Digne-Briançon. Le peloton se désintéressa de l'Allemand et il ne se réveilla que lorsque je tombai dans le torrent. Et dans ce cas, c'est l'homme sur qui pèse le moins de responsabilités, c'est le coureur qui n'a rien à perdre s'il échoue qui gagnera. Trouvez-vous cela régulier ?

Dans le Tour, et quelle que soit la formule qu'on voudra appliquer à l'avenir, sauf celle tout à fait périmée, à mon avis, dite « individuelle », soit « chacun pour soi » et l'absolue prohibition de l'entraide entre les coureurs, dans le Tour, je prétends que la nécessité de l'esprit d'équipe est capitale. Je ne fais pas allusion à cette mauvaise blague qu'est la course contre la montre. Je pense que, une fois admis l'esprit et la lettre de la formule des équipes nationales sans aucune limite pour l'assistance que les coureurs peuvent se prêter, le leader de chaque « squadra » devrait compter sur la présence et l'abnégation, toujours alerte, de ses copains, et cela pas seulement à cause des accidents qui pourraient le retarder... Ah ! le beau spectacle que celui de l'équipe belge sur la route ! Pourrais-je un jour en disposer d'une pareille ?

Pour en finir avec les étapes contre la montre par équipes, je confirme mon opposition, même si elles se courent au début du Tour, lorsque les groupes sont au grand complet.

Au contraire, je suis partisan des étapes contre la montre individuelles.

Il s'agit là d'une épreuve sportive cent pour cent, d'une tâche athlétique au plus haut degré. Et plus les étapes seront longues (pourquoi pas d'une centaine de kilomètres ?) et plus le parcours sera accidenté (tel de Toulon à Marseille ou de Grenoble à Gap), plus le meilleur homme pourra s'imposer au lot de ses adversaires et améliorer son classement. Tant pis pour les suceurs de roues !... Comme la formule du Tour est avantageuse pour les grimpeurs en haut des cols et pour les sprinters aux arrivées, elle devrait considérer aussi l'effort du rouleur, de l'homme du train qui, tout seul sur la route, sait maintenir, quelques heures durant, une moyenne parfois supérieure à celle atteinte dans les étapes en ligne. C'est une question de simple justice, à mon avis, et qui ne devrait pas même déplaire aux défenseurs de la formule de la course strictement individuelle.

De ce que je viens de vous dire, il doit apparaître que je suis aussi adversaire des demi-étapes et des tiers d'étapes. Rien n'est aussi peu sportif que de briser l'effort du coureur avec des arrêts d'une heure ; rien n'est plus dégoûtant que ces « pique-niques » sur les pelouses des vélodromes, sous les regards des curieux.

Je demeure, par conséquent, un partisan convaincu de la course dure, sans répit. La longueur des parcours, les étapes consécutives, les pénibles ascensions des cols des Alpes et des Pyrénées et les périlleuses descentes ne doivent pas effrayer l'homme qui veut gagner le Tour. Si le Ciel le protège, en ce sens qu'il éloigne de lui les maladies et les chutes, c'est uniquement à ses propres

moyens, à sa volonté, à ses muscles, que le coureur doit réclamer la force de vaincre. Ce sont là des vertus humaines, à la portée de tous. Il suffit de vouloir pour venir à bout des difficultés que comporte le Tour de France. Voyez, par exemple, le coureur en descente.

C'est là mon violon d'Ingres... a-t-on dit, mieux encore que les montées.

Je ne blague pas quand je dis que cela me plaît énormément, descendre à soixante à l'heure ! Je ne crains nullement la chute. Quand on a de bons freins et la conscience tranquille, on peut se laisser aller... à tombeau ouvert, comme vous dites, et rien de mal ne vous arrivera. Ah ! la belle descente que je fis en fin d'étape, à Grenoble, avec la perspective du maillot jaune qui m'attendait au vélodrome. Et je goûte d'avance le Peyresourde 1938 et ses lacets qui dégringolent sur Luchon.

Ce n'est pas seulement en grimpaient qu'on gagne le Tour ; mais un bon descendeur aura

toujours des chances — voyez Lapébie — de l'emporter, même s'il arrive en retard au sommet des cols. Cela se pourrait vérifier, à condition, toutefois, que le premier passé là-haut ne soit pas un Emile Allais, ou un Birger Ruud, ou un Giacinto Sartorelli du vélo.

Les cols doivent servir principalement au grimpeur pour :

1° Créer le vide entre soi-même et les adversaires, et en profiter comme je viens de vous dire ;

2° Accumuler des bonifications.

Naturellement, la lutte dans les montées doit se disputer à la régulière ! Si interviennent des éléments étrangers à la valeur des hommes qui se battent, alors ce n'est plus du sport, mais un escamotage. Ah ! si les « pousseurs » savaient le mal qu'ils font lorsqu'ils aident un coureur à monter en roue libre les tournants qui, autrement, lui vaudraient un retard sans cesse grandissant !... C'est un véritable crime que l'on commet au préjudice du coureur honnête qui grimpe par ses pro-

pres moyens et, à mon avis, les commissaires ne seront jamais assez sévères lorsqu'ils séviront envers les coupables, même involontaires...

J'ai encore quelque chose à dire à propos des étapes montagneuses et c'est... qu'elles sont mes préférées. C'est sur les cols que les meilleurs hommes se distinguent, et c'est sur le terrain qui sépare la dernière descente de l'arrivée que les grands coureurs doivent garder l'avance qu'ils ont prise dans la montée. S'ils ne réussissent pas, s'ils se font rattraper, c'est leur faute : qu'ils payent donc. J'ai souvent payé de cette façon, en Italie, lors des premières courses et de mes premières échappées, mais depuis 1936 personne ne m'a rattrapé après que je m'étais échappé. Si l'on estime qu'il y va de son intérêt, on peut ralentir et se faire rejoindre par un de ses coéquipiers, comme je fis avec Camusso lors de l'étape de Grenoble, mais non par l'adversaire qui vous talonne dans le classement ! Si j'avais pu disputer Briançon-Digne au mieux



Gino Bartali sur la plage de Fonté de Marmi, après son abandon dans le Tour de France.

de mes conditions, j'ai une vague idée que la finale de l'étape aurait été autre. C'est dans la dernière descente, comme je l'ai dit plus avant, et c'est de cet endroit jusqu'à l'arrivée qu'on joue la course.

La lettre que je viens d'adresser à mes amis de « Match » ne serait pas complète si je n'y parlais pas des coureurs français, tels que je les ai connus durant mes quinze jours du Tour. Ce n'est pas pour leur faire des compliments, mais je suis bien heureux de dire que je les ai trouvés corrects et loyaux, tous sans exception, à mon égard.

Sauf Speicher, je n'observais aucun d'eux au cours des étapes avant les Alpes ; par conséquent, je suis navré de ne pouvoir dire grand-chose à ce sujet. Une seule fois j'ai pédalé à côté de Lapébie, et ce fut sur le Vars lorsque, accidenté, je le vis revenir sur moi après que je l'eus lâché dans la descente de l'Izoard : souffrez que je vous dise qu'en ces moments-là je ne l'observais point comme un adversaire qu'il faut étudier pour en découvrir les qualités et les défauts, mais bien comme un être énormément chanceux, auquel le sort n'avait pas été ennemi en le culbutant, comme il avait fait de moi, dans un torrent... D'ailleurs, et vous le savez, mon Tour était fini à Briançon.

C'est pour cela que le seul Français qui m'intéressait, ce fut Gallien, auquel j'avais eu affaire dans le Galibier. Il se révéla très courageux ce jour-là, et pour son premier contact avec la grande montagne, il se comporta admirablement. Pauvre enfant... Il me semble le revoir lorsque je fus sur lui ; je ne lui laissais pas le temps de souffler, je démarrais sec et, en regardant sous mon bras, je vis ses paupières battre, j'entendis un souffle désespéré... Cela m'a fait mal, je vous le jure. Il est bien triste d'être contraint de « faire le méchant » envers des hommes qui n'ont d'autre tort que celui d'ambitionner le même but que vous.

Je reviendrai un jour sur les belles routes de votre pays, parmi les foules si sympathiques et accueillantes de votre France. Il est fort probable qu'aucune difficulté ne sera faite par la firme Legnano à ma participation au Tour de 1938.

Il me semble déjà que M. Della Torre me parle :

— Gino, tu as déjà gagné assez de courses chez nous, me dira-t-il, pour que je ne t'empêche pas de tenter à nouveau ta chance dans le Tour. Veux-tu y aller ? Vas-y donc !

Ah ! si je pouvais « le » gagner ! Je suis sûr que, du haut du Ciel, l'âme pieuse et paternelle du regretté M. Pozzi me sourirait...

Gino Bartali

(Recueilli par Vittorio Varale.)

les 7^{ème} JEUX UNIVERSITAIRES

Encore une bonne leçon, mais... les pouvoirs publics se décideront-ils à la comprendre ?

Il est de bon ton, en France, de ne pas attacher une grande importance aux résultats des matches internationaux. D'aucuns estiment que l'on fait parfois trop de cas de rencontres avec les sélections étrangères. Une défaite de plus pour nos couleurs ne les affecte pas outre mesure... Or, sans être chauvin, ne peut-on estimer que c'est un tort, une erreur que de raisonner de la sorte ? En effet, à l'étranger, le sport est considéré comme un excellent moyen de propagande. L'on met donc tout en œuvre pour que les équipes représentatives soient placées dans les meilleures conditions possibles pour obtenir un résultat intéressant et honorable.

Chez nous, l'on attend le dernier moment ; l'on compte sur le fameux « système D » ; l'on consacre un temps précieux à la... polémique ; l'on prononce, à la fin de banquets où l'on a sacrifié joyeusement à la bonne chère et aux vins capiteux, de beaux discours où il est question de la race, de l'éducation physique nécessaire, de l'esprit sain dans un corps sain — que de fois ai-je pu entendre le fameux mens sana in corpore sano (!) — des bienfaits du sport et de l'éducation physique rationnelle, etc... Et puis, quand il s'agit de rencontrer une sélection étrangère, l'on se fait bel et bien rosser !

Nous sommes en passe de devenir les champions du ramassage de la veste... Est-ce que cela va durer encore longtemps ?

Nous nous devons, nous autres sportifs français, de réagir contre l'anarchie qui règne dans les sphères sportives comme ailleurs, hélas ! Nous nous devons d'exiger que tout soit vraiment mis en œuvre pour que nos athlètes bénéficient des mêmes soins de la part des pouvoirs dirigeants que leurs camarades étrangers. A l'origine de nos multiples échecs sportifs on trouve beaucoup plus un défaut de préparation qu'un manque de classe. De grands champions, nous en avons eu, et nous en avons encore. Mais il reste à faciliter leur tâche, à eux qui représentent les cadres, à éduquer la masse, à parfaire ensuite sa préparation. C'est ce qui a fort bien été compris par certaines nations étrangères que nous dominions autrefois et qui, maintenant, nous dament le pion... Pourquoi faut-il que nous nous refusions à vouloir comprendre la leçon ?

Dans les Jeux Universitaires Internationaux comme ailleurs, nous ne collectionnons pas particulièrement les lauriers. Je sais bien que d'aucuns, sans doute partisans du moindre effort, donnent l'explication simpliste suivante : « C'est la faute de l'Office du Sport universitaire français, c'est la faute à Chapert et à Rocca Serra » (!). Tout de même, il y a des limites à la plaisanterie ; soyons un peu plus sérieux, voulez-vous ? Le problème est beaucoup plus vaste. C'est une question d'organisation générale du sport français, une question de crédits, d'équipement rationnel dans le domaine de l'éducation physique et du sport, de compréhension réciproque. Somme toute, en France, nous n'avons pas une politique du sport et de l'éducation sportive de la masse.

Pour en revenir aux VII^{ème} Jeux Universitaires internationaux, l'on se doit de signaler que les dirigeants de l'O.S.U. se sont heurtés à de multiples difficultés quand il s'est agi de préparer lesdits jeux. Certes, ils ont pu commettre eux aussi quelques erreurs mais, franchement, est-on certain que, dans leur lourde tâche, ils ont toujours été secondés comme il leur fallait tant par les pouvoirs publics que par tous les dirigeants sportifs ? Je ne le crois pas.

En attendant, les échecs ont fait suite aux échecs, exception faite de quelques rares épreuves :

Entre nous, croyez-vous qu'il soit particulièrement agréable de lire, dans les gazettes sportives, des titres tels que ceux-ci, par exemple : « En aviron, cinq titres aux Allemands, deux aux Polonais » ; « En basket, la Pologne domine la France » ; « La boxe débute dans l'enthousiasme... Hélas ! les Français sont battus » ; « A quelle sauce les fleuretistes italiens mangeront-ils leurs adversaires ? » ; « L'inévitable victoire des Italiens au fleuret a été assurée avec de gros écarts » ; « Les footballeurs allemands ont de la classe... mais le jeu des Français est bien pauvre » ; « Surclassés par les Italiens, nos footballeurs n'ont pu que se défendre courageusement » ; « L'Allemagne et l'Autriche triomphent facilement dans le tournoi de hand-ball » ; « L'Autriche bat la France par 23 à 0 » ;



Une phase du match qui opposa notre équipe à la sélection égyptienne et au cours duquel nos joueurs se distinguèrent particulièrement, gagnant le match, contre toute attente, par 45 à 27.



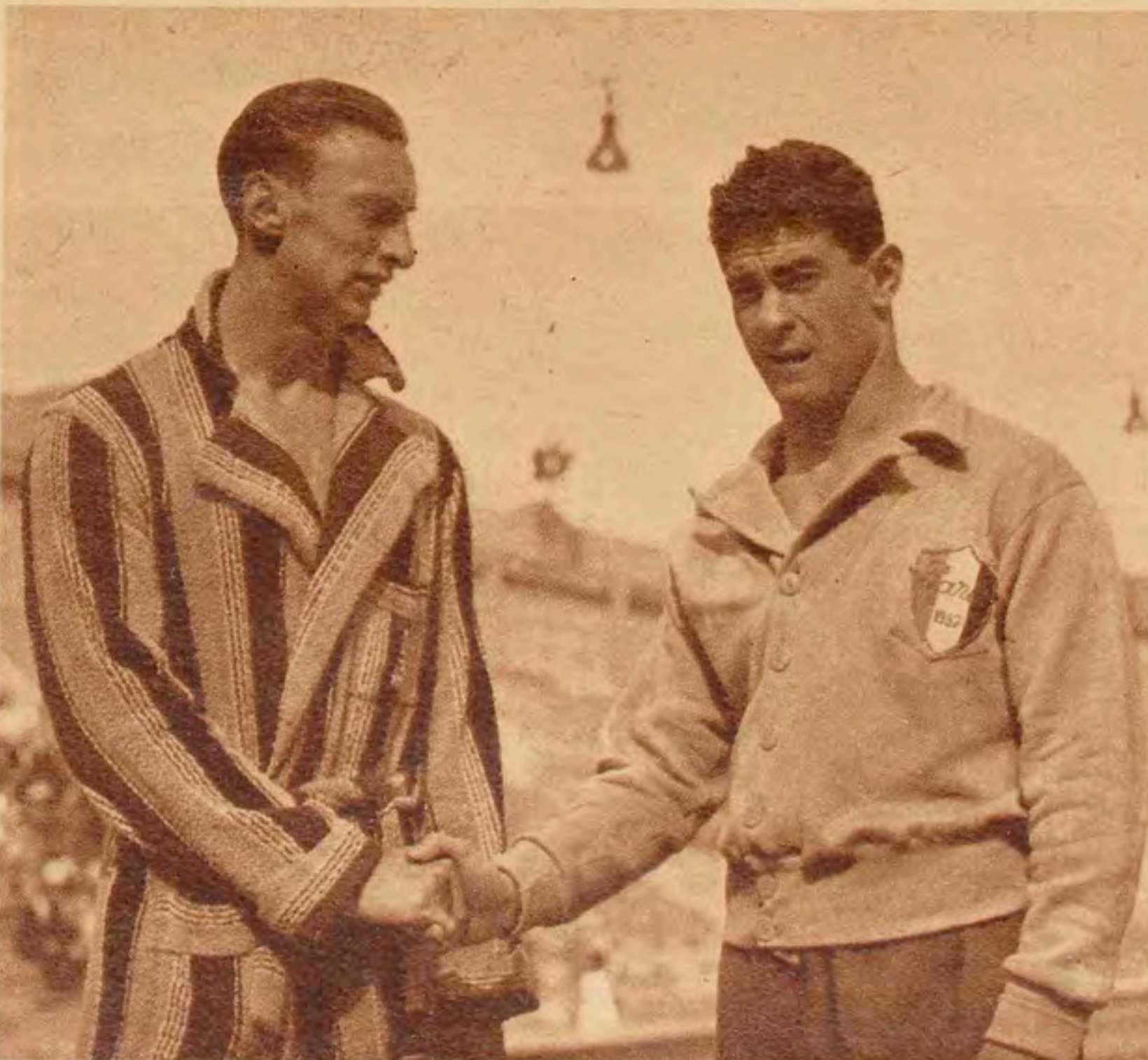
L'avocat italien Nostini, premier du tournoi individuel de fleuret où son ardeur, sa décision et son courage lui valurent la victoire.



Une attaque française devant les bois du gardien letton, au cours du match que nous perdîmes par 2 buts à 0. Le goal va dégager.



Dans une belle détente le goal a détourné la balle envoyée par l'un des joueurs français.



Après sa belle victoire dans le 100 mètres nage libre (1'0" 3/10), le grand champion hongrois Csik, serre la main de notre représentant Nakache, deuxième de l'épreuve.



Et voici les deux premières du 100 mètres nage libre dames : fraulein Surmann et fraulein Daumerlang qui firent toutes deux une bonne impression.

« Les nageurs hongrois commencent à assurer leur suprématie » ; « En water-polo, mauvaise exhibition de la sélection française », etc.

En athlétisme également, l'athlétisme qui est la manifestation la plus importante de tous les Jeux, nous n'avons pas eu l'occasion de briller autant que nous eussions pu l'espérer. En résumé, malgré les quelques compensations que nous avons pu avoir grâce à certains de nos représentants, les résultats sportifs des VII^e Jeux Internationaux universitaires ne sont pas, dans l'ensemble, des plus réjouissants pour nous autres Français. Mais, encore une fois, il n'est pas question de s'en prendre spécialement à l'O.S.U. C'est toute l'organisation sportive du pays qui est en cause. Depuis le temps qu'on nous promet de faire quelque chose de bien, de grand pour le sport et les sportifs français !... En attendant le grand réveil des pouvoirs publics, quand se décidera-t-on, chez nous, à travailler dans la concorde, à faire taire les petites rivalités de clocher, les questions de prestige personnel entre dirigeants, les querelles de tapis vert ? Quand parviendra-t-on à vouloir bien admettre que l'intérêt général doit passer, en sport comme partout ailleurs, avant les intérêts particuliers ?

BOXE

C'est la première fois, depuis les Jeux de Varsovie (1924), Rome (1927), Paris (1928), Darmstadt (1930), Turin (1933) et Budapest (1935) que la boxe faisait son apparition aux J. U. I.

C'est là une bonne initiative. Souhaitons que le « noble art » continue à figurer au programme des Jeux universitaires internationaux.

En ce qui concerne les combats disputés, la semaine dernière, au Central, l'impression générale fut, dans l'ensemble, assez bonne, certes, mais il n'en ressort pas moins que les Universitaires ont encore à travailler. Pour ce qui est des Français ayant eu l'occasion de combattre, ils furent tous dominés. Au total, les Allemands remportèrent trois victoires. (Légers : Kruger bat Akriche (France), aux points. Moyens : Leppack bat Varga (Hongrie), aux points. Lourds : Adam bat Gallienne (France), abandon à la première reprise.) Les Danois comptèrent deux succès à leur actif. (Mi-moyens : Hjorslew bat Mirkos Soustitch (Yougoslavie), arrêt de l'arbitre à la deuxième reprise. Mi-lourds : Krarup bat Battini (France), aux points.) Signalements, pour l'Histoire, que deux titres furent attribués sans combat : celui des mouches à notre compatriote Talvy, et celui des plumes à l'Allemand Kruger. A ce sujet, versons un pleur et souhaitons que, la prochaine fois, il y ait suffisamment de concurrents dans chaque catégorie pour que le sport soit véritablement à l'honneur.

CYCLISME

Une belle et agréable victoire pour nos couleurs, tant pour ce qui est du classement individuel qu'en ce qui concerne le classement par équipes, dans la course sur route.

Nos représentants s'étaient entraînés avec soin. Ils ont été récompensés, eux et leurs dévoués dirigeants, comme ils le méritaient. Leur exemple peut et doit être donné aux autres dirigeants et athlètes français. Depuis des années, ceux qui s'intéressent au cyclisme scolaire et universitaire n'ont pas ménagé leur temps et leurs efforts. On voit ce que cela peut donner.

Dans la course sur route, les équipiers français surent fort bien se tirer d'affaire. Le vainqueur, René Dery (100 kilomètres en 2 h. 59' 50"), fit montre de décision et de belles qualités physiques. Ses camarades Caudron (2^e), Darras (3^e), Roger Dery (5^e), Foisseau (7^e), coururent comme il était bon qu'ils le fissent pour assurer la victoire individuelle et le succès général. Le Belge Van Neste et le Tchèque Jung ne purent se classer respectivement que 4^e et 6^e.

Avec la poursuite par équipes et l'épreuve de 50 kilomètres, la France a enregistré deux autres victoires et ce, grâce à Caudron, Dery, Roger Darras en poursuite (où l'équipe belge fut rejointe au bout de 3 km. 150 en 4' 5") et à Pierre Caudron, brillant vainqueur des 50 kilomètres en 1 h. 17 m. 15 sec. devant Machart, R. Dery, Counillon, Yung et Darras.

Un succès de nos amis belges à signaler aussi : la belle première place du toubib Collard dans l'épreuve de vitesse où Collard battit Caudron.

HOCKEY

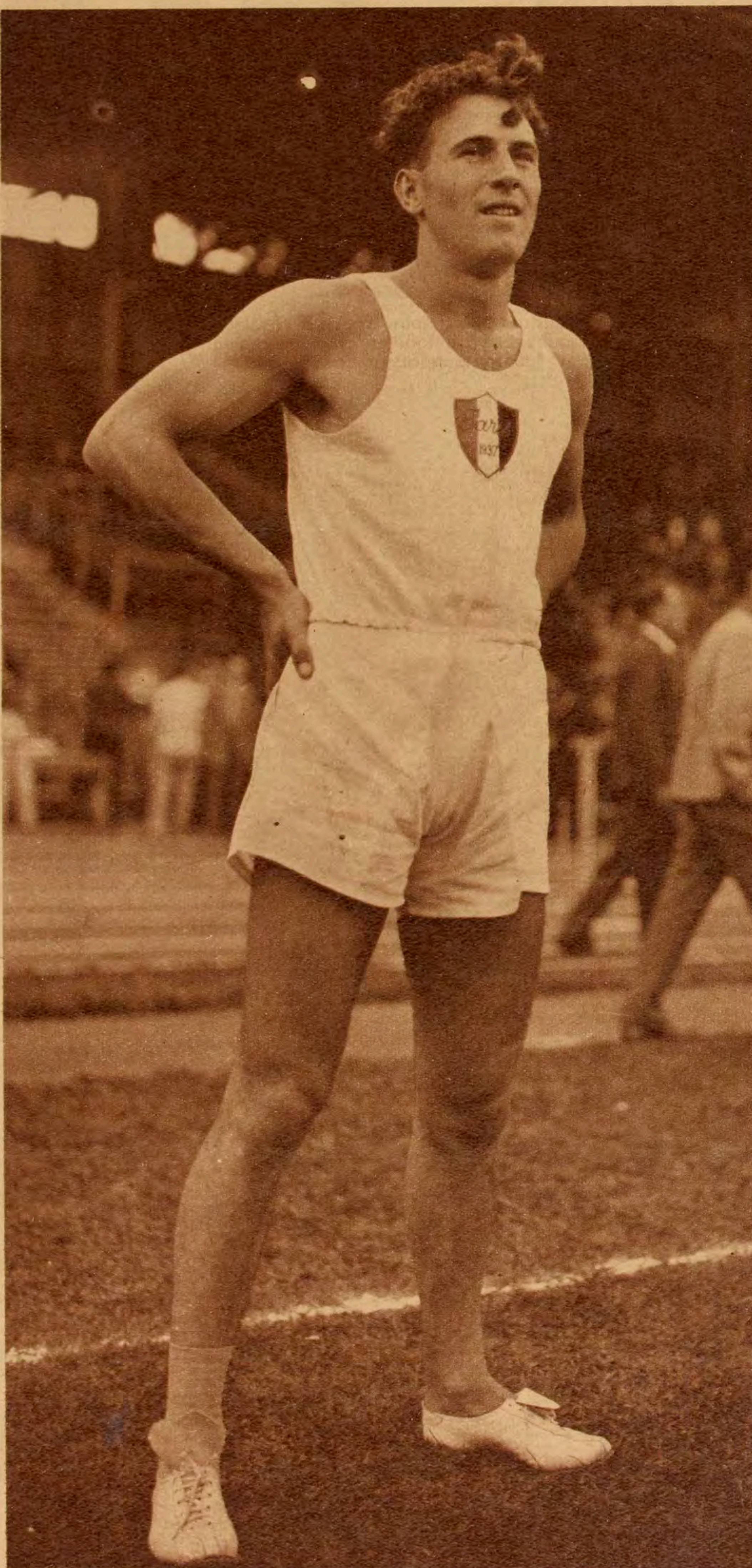
Du fait de la défection de la Belgique et de la Hongrie, le tournoi de hockey s'est résumé en un match France-Allemagne en deux manches. Nous avons été dominés — c'était d'ailleurs prévu — les deux fois. Battus par 7 buts à 3 lors de la première rencontre, nous avons encaissé 11 buts à 4 au cours de la deuxième. Et cependant les nôtres jouèrent beaucoup mieux que la première fois. Mais... il en fut de même chez nos adversaires et ceci explique cela. Toujours est-il que les équipiers français ont fait tout ce qu'ils ont pu pour se bien défendre. Ils n'ont donc pas démerité.

FOOTBALL

L'on s'attendait à une finale Italie-Allemagne. Or, les Hongrois parvinrent à éliminer les Italiens (1 à 0). Ils disputèrent donc la finale et... la perdirent (2 à 0). Pour la première fois, l'Allemagne enlève donc le tournoi de football des J. U. I. C'est bien la meilleure équipe qui a gagné, équipe homogène, solide, pratiquant un football agréable à voir. Gaessler, Lindermann, Stadler, Kopp, Richter et Katzer se firent particulièrement remarquer.



Les équipiers français qui, dans la course sur route, remportèrent une nette victoire. On reconnaît, de gauche à droite : René Dery, premier ; Caudron, deuxième et Darras, troisième.



Notre meilleur représentant, Mathiotte, grâce auquel nous enlevâmes une belle première place en athlétisme. Le voici, tout de suite après sa victoire, en 14 sec. 9/10, dans le 110 mètres haies, où il précède le Suisse Eggenberg (15 sec. 2/10), l'Allemand Cramp (15 sec. 2/10), l'Allemand Haffner (15 sec. 3/10), le Français Makowsky et le Brésilien Guimares.

match

« Et la France ? », direz-vous... Eh bien ! comme à l'ordinaire, nous avons été nettement dominés. Battus 2 à 0 par la Lettonie, puis 5 à 0 par l'Italie, nous fûmes bons derniers de la poule A dont l'Italie, victorieuse de la Lettonie (6 à 3), sortit vainqueur. Dans la poule B, ce fut l'Allemagne qui termina en tête devant la Hongrie et la Belgique. D'une façon générale, toutes les équipes étrangères ont fait une meilleure impression que la nôtre. Là encore la préparation générale a joué un grand rôle. Or, malheureusement, ce n'est pas la première fois que l'on est à même de faire cette constatation au cours du tournoi de football des différents Jeux universitaires. Dans ces conditions, à quoi servent donc les leçons du passé ? Devons-nous continuer à accepter de gaieté de cœur de jouer les figurants ? Qu'en pensez-vous, messieurs les dirigeants officiels du football scolaire et universitaire ?

NATATION

Succès écrasant pour les équipiers hongrois et pour les nageuses allemandes ! En effet, les Hongrois s'attribuèrent : le 100 m. (Csik : 1 min. 0 sec. 3/10) ; le 200 m. brasse (Csik : 2 min. 51 sec. 1/10) ; le 400 m. (Graf : 5 min. 7 sec. 4/10) ; le 100 m. dos (Lengyel : 1 min. 11 sec. 6/10) ; le 1.500 m. (Graf : 20 min. 39 sec. 3/10) ; le 300 m. relais 3 nages, le 800 mètres relais ; les plongeurs du tremplin et le water-polo où ils surclassèrent tout le monde, même les Allemands.

En ce qui concerne les nageuses allemandes, elles s'octroyèrent le 100 m. (Surmann : 1 min. 20 secondes) ; le 100 m. dos (Schminke : 1 min. 27 sec. 5/10) ; le 300 m. relais, 3 nages ; le 200 m. brasse (Mathes : 3 min. 20 sec. 4/10) ; les plongeurs du tremplin (Daumerlang).

Nos représentants firent tout ce qu'ils purent pour se classer aux places d'honneur, sauf en water-polo où le cran ne fut pas toujours à la hauteur des circonstances... Dans les épreuves individuelles, Nakache (2^e du 100 mètres en 1 min. 2 sec. 2/10) ; Schatz (3^e en 1 min. 2 sec. 4/10) ; Cavalero et Monette, respectivement 3^e et 5^e du 400 m. ; Mlle André, deuxième dans les plongeurs du tremplin, se signalèrent, de même que, dans le 800 mètres relais, notre équipe (Monette, Schatz, Cavalero, Nakache) qui enleva une excellente deuxième place (9 min. 48 sec. 6/10) devant l'Allemagne, l'Angleterre et l'Autriche.

A signaler, dans les plongeurs de haut vol, la victoire de l'Egyptien Raouf qui causa une belle surprise.

TIR

Une autre victoire pour nos couleurs, grâce au tir à la carabine (50 mètres) où Louis battit de 3 points l'Allemand Horbst (385 pts), précédant lui-même Lorentz (All.), H. Monpart (Hongrie), Schuller (All.), Chrysaphis (Grèce), etc. Classement par nations : 1. Hongrie ; 2. Allemagne ; 3. France.

Au pistolet (25 mètres) la victoire sourit à un Grec, Vischnos, devant le Hongrois L. Grim, le Français Louis, etc. Classement par nations : 1. Hongrie ; 2. France (Louis Sabatier, Garat, Violet, Duval, Krempf).

ESCRIME

L'on sait quel événement douloureux a marqué le tournoi individuel à l'épée. Notre meilleur représentant, René Monal, blessé grièvement au cours d'un assaut avec le Mexicain Haro Oliva, dont l'épée se brisa et s'enfonça profondément dans la poitrine de Monal, est mort à l'hôpital Necker où il avait été transporté d'urgence. Cruelle coïncidence, René Monal a terminé ses jours là où, étudiant en médecine, il remplissait les fonctions d'externe...

Perte sensible pour l'escrime française qui était fière de compter dans ses rangs un tireur tel que lui.

Nous saluons ici avec une profonde émotion la mémoire de ce bel athlète complet qui, à vingt-cinq ans, est mort au champ d'honneur des sportifs, en défendant les couleurs nationales.

Un monument sera élevé à René Monal. Belle et juste initiative qui touchera tous les sportifs.

En signe de deuil, le Comité des VII^e J. U. I. a décidé de supprimer la suite du tournoi d'escrime. C'est pourquoi nous n'avons pas eu de compétition de sabre où, une fois de plus, les redoutables équipiers hongrois devaient se couvrir de gloire.

Le tournoi d'escrime des VII^e Jeux avait débuté par le fleuret. Comme prévu, les Transalpins l'emportèrent aussi bien dans le championnat individuel que dans la compétition par équipes. Triomphe de la préparation, triomphe de l'entraînement rationnel dont les Italiens furent gratifiés, eux.

L'avocat Nostini (8 victoires) enleva la première place devant son camarade Pinton (7 v.), suivi de Coutte (France), Faldini (I.), Valchu (Belge), Marion (Youg.), Frass (Tch.) et Duval (France).

Cette fois, à votre tour
de gagner à la
**LOTÉRIE
NATIONALE**
prenez votre
chance !

Par équipes, c'est devant la France (4 pts), l'Allemagne (2 pts) et l'Egypte que l'Italie gagna avec 6 pts.

En ce qui concerne nos représentants, Coutte, courageux, bon escrimeur, fit excellente impression. Il est encore jeune; il peut faire encore beaucoup mieux. Avec lui citons Duval, qui se signala par de jolis coups, puis Buhau et Jarricot qui défendirent nos chances avec beaucoup de cran.

A signaler les progrès d'ensemble réalisés par les Allemands et par les Egyptiens.

A l'épée, le championnat par équipes permit à la France d'enlever une belle victoire (6 p.) devant l'Italie (4 pts), la Belgique (2 pts) et l'Egypte. Succès des plus nets qui ne peut donner matière à contestation. Certes les Italiens étaient plus rapides mais les Français se montrèrent plus précis, plus réfléchis. René Monal fut le meilleur de tous. Sa fougue, son intelligence en imposèrent. L'on voyait déjà en lui — et ce avec juste raison — le vainqueur du championnat individuel. Pauvre Monal !...

Après notre regretté représentant, Jarricot, Galle, Buhau ont droit, eux aussi, à des éloges pour la performance réalisée.

HAND-BALL

Très connu outre-Rhin et en Europe Centrale, le hand-ball l'est beaucoup moins — pour ne pas dire « du tout » — chez nous. C'est ainsi que notre équipe pleine de bonne volonté, certes, mais peu experte a été battue successivement par l'Autriche (23 à 0), l'Allemagne (34 à 0) et la Suisse (23 à 0)... Somme toute il nous reste encore beaucoup à apprendre dans ce sport où les Allemands et les Autrichiens sont très supérieurs. Alors, au travail !

BASKET-BALL

Là également nous avons affaire à forte partie ! Nous devons nous estimer heureux de notre quatrième place dans le classement général.

Battue par la Pologne (46 à 15), la France se reprit fort bien et domina l'Egypte (45 à 27); puis, admise en demi-finale, elle fut éliminée (44 à 38) par la Pologne et, pour terminer, ne perdit que d'un tout petit point (33 à 32) le match de classement (pour la troisième place), devant l'Estonie.

ATHLETISME

Réparties sur quatre journées les épreuves inscrites au programme ont donné lieu, le plus souvent, à de belles performances.

Voilà qui prouvera, s'il en est encore besoin, que les sportifs universitaires sont capables, eux aussi, de faire du beau et bon travail quand « on » sait les amener au sport et leur donner la possibilité de le pratiquer de façon rationnelle.

Domage qu'en France nous soyons encore en retard à ce sujet.

Mieux que de longs discours, la liste des performances réalisées par les vainqueurs donne une idée des plus précises de l'intérêt de ces journées à la gloire de l'athlétisme :

100 m. : Holmes (G. B.), 10 sec. 6/10 ; 200 m. : Holmes (G. B.), 21 sec. 5/10 ; 400 m. : Brown (G. B.), 47 sec. 8/10 ; 800 m. : Alford (G. B.), 1 min. 54 sec. 1/10 ; 1.500 m. : Alford (G. B.), 3 min. 56 sec. ; 5.000 m. : Ward (G. B.), 15 min. 21 sec. 6/10 ; 10 m. haies : Mathiotte (France), 14 sec. 9/10 ; 400 m. haies : Darr (Allemagne), 54 sec. 6/10 ; pentathlon : Muller (All.), 3.824 points (record du monde). Muller, sauta 7 m. 115 en longueur, lança le javelot à 62 m. 38, le disque à 38 m. 08, courut le 200 m. en 21 sec. 8/10 et le 1.500 en 4 min. 33 sec. Disque : Hillbrecht (All.), 46 m. 25 ; longueur : Long (All.), 7 m. 68 ; perche : Webster (G. B.), 3 m. 85 ; javelot : Issak (Est.), 70 m. 25 ; poids : Kreck (Est.), 15 m. 17.

Hauteur : Weinhotz (All.) 1 m. 95, record universitaire battu. 4x100 : Grande-Bretagne 41" 8/10 ; 4x400 : Grande-Bretagne 3' 14" (record) ; relais olympique (300+200+200+400) : Grande-Bretagne 3' 28" 3/10.

L'on remarque sans peine combien les Britanniques ont dominé dans les courses, ce qui est d'ailleurs une habitude pour eux. Les Allemands, eux, se rattrapèrent dans les concours. Quant aux Français, exception faite de Mathiotte surtout et après lui de Faure (5' du 800 en 1 m. 54 sec. 5/10), de Makowsky (5' du 110 en 15 sec. 4/10), puis de Fitté, Faure, Sorondo, Crétaïne et Lévêque, ils ne furent pas à la hauteur des circonstances. Il est vrai qu'ils avaient affaire à si forte partie !

N'oublions pas de citer aussi, au tableau d'honneur, nos équipiers du 4x400 (Sharnisky, Boisset, Faure et Lévêque) qui parvinrent à enlever la deuxième place en 3' 16" 6/10 derrière la Grande-Bretagne (3' 14") et devant l'Allemagne.

Puissions-nous au moins profiter de cette nouvelle leçon. La parole ou mieux l'action est aux Pouvoirs publics en vue d'un travail de longue haleine. Il n'est que temps !

En ce qui concerne l'athlétisme féminin, supériorité anglaise dans le rayon des courses et suprématie allemande en concours, ce qui était d'ailleurs prévu. Quant aux Françaises, elle furent très nettement dominées. Cela aussi ne fut pas une surprise. Où sont donc nos places d'honneur d'antan ?...

TENNIS

Nous étions quelques-uns ayant fait confiance à Mlle Goldschmidt et à Destremau... Tous deux donnèrent raison à leurs supporters. Il y a lieu de leur savoir gré des belles victoires qu'ils remportèrent, Mlle Goldschmidt sur fraulein von Kriegs (6-2 et 6-1) ; et Destremau sur le favori, le Tchèque Cejnar (6-4, 6-4, 4-6 et 6-2) qui, la veille, avait éliminé notre champion Troncin.

Philippe Encausse.



En 47" 8/10, l'Anglais Brown enlève le titre de champion du monde universitaire, après une course remarquable où il domina Horsfall (Angl.), Wylde (Ec.), Roessler (All.), Watson (Ec.) et Rinck (Allemagne).



Déjà premier dans le saut en hauteur (avec 1 m. 53), et au poids (12 m. 55), l'Allemande fraulein Mauermayer va lancer le disque à 44 m. 17.

Et voici le vainqueur du saut en longueur, Long, qui, avec un bond de 7 m. 68, donna une belle victoire de plus à l'Allemagne.



Un autre sauteur de grande valeur, l'Allemand Weinkotz qui, dans une détente remarquable, franchit 1 m. 95, nouveau record universitaire.

LE MEETING DE STRASBOURG

C'EST devant une assistance record que s'est déroulé, à Strasbourg, l'annuel meeting organisé par l'A.S. Strasbourg. Des performances de tout premier ordre ont marqué cette magnifique réunion à laquelle participaient deux cents athlètes, dont les réputés champions américains.

Deux records du monde — pas moins ! — furent battus, mais ils ne seront pas homologués par suite de l'avantage procuré aux coureurs par le vent. Ces records sont ceux du 100 mètres et du 110 mètres haies. Une fois de plus le noir Ben Johnson, qui avait déjà enthousiasmé la foule de Colombes, l'autre dimanche, prouva qu'il était un superchampion, si l'on peut dire. Il prit un départ excellent et, comme à Colombes, laissa derrière lui ses concurrents, terminant en 10" 2/10 devant l'Allemand Homberger (10" 4/10), l'Allemand Wieckermann (10" 4/10) et le Suisse Haenni (10" 5/10).

Dans le 110 mètres haies, l'Américain Kirtpatrick surclassa en 13" 8/10 (!) son compatriote Patterson (14" 2/10) qui, lui-même, précédait Kung (Suisse) et Christen (Suisse). Saluons !

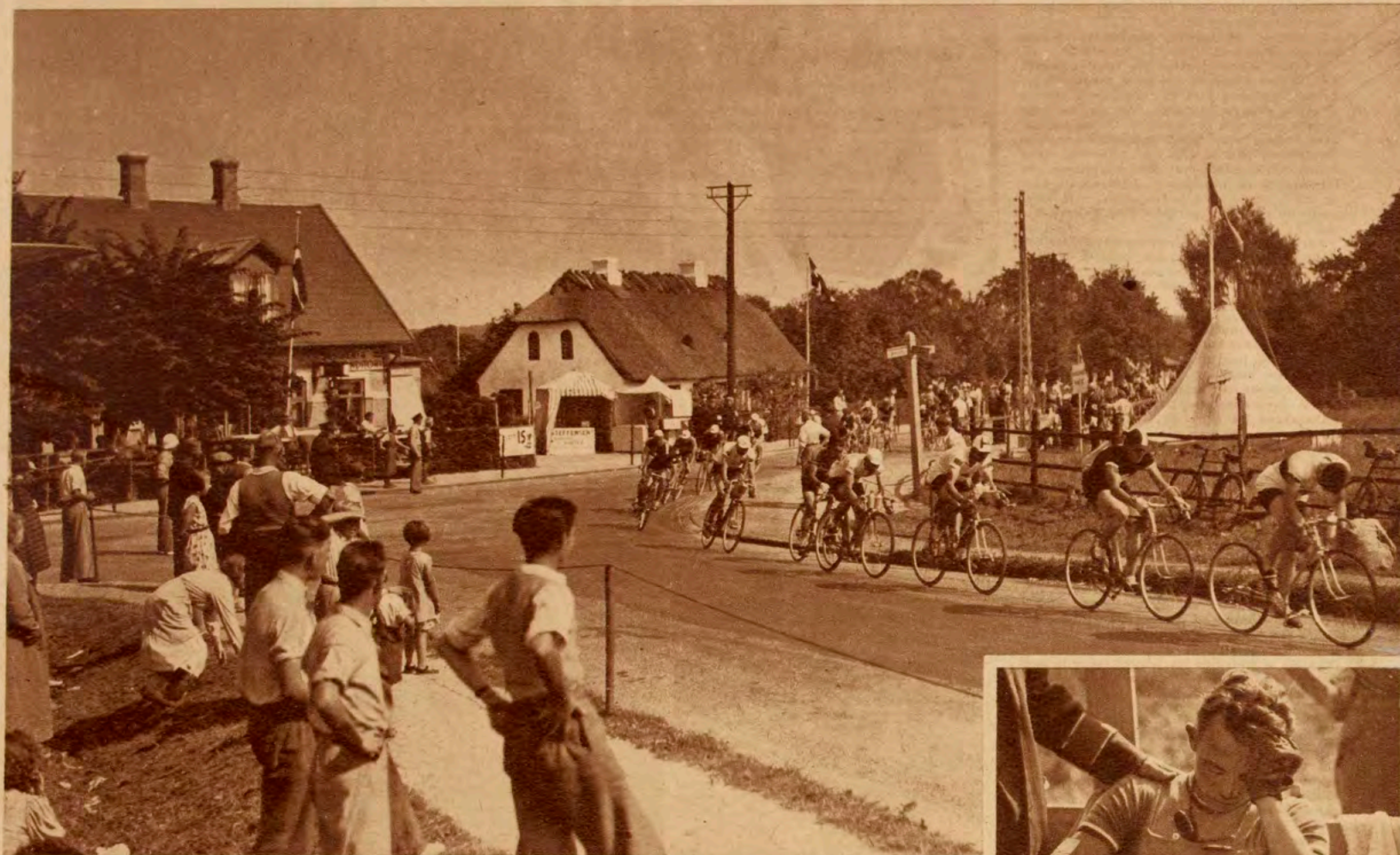
Autres performances à signaler avant d'en venir au 800 mètres de Goix : les 51 m. 67 de Carpentier (U.S.A.) et les 48 m. 33 de Noël ; les 20" 9/10 de B. Johnson (200 mètres) ; les 53" 2/10 de Patterson (U.S.A. : 400 haies) ; les 4 mètres de Varoff (U.S.A. : saut à la perche) ; les 9" 4/10 (!) de B. Johnson (100 yards) ; les 48 2/10 de Belcher (U.S.A. : 400 m.) ; les 62 m. 71 de Peoples (U.S.A. : javelot), etc.

Après Messner, qui enleva une belle première place dans le 1.500 mètres, Goix causa aux dix mille spectateurs présents, une émotion considérable. Faisant preuve d'un esprit tactique et d'un cran remarquables, grâce auxquels il fit un retour magnifique, il enleva le 800 mètres en 1 m. 52 s. 8/10, devant l'Américain Robinson (1 m. 52 s. 8/10 également) et le Belge Mostaert (1 m. 53 s. 4/10 : nouveau record de Belgique), etc.

Cette victoire de notre représentant est la bienvenue ! Elle est une preuve, entre autres, de ce que nous avons, nous aussi, en France, d'excellents athlètes, au sens propre du terme, c'est-à-dire des sportifs doués de moyens physiques et moraux, pouvant leur donner la possibilité de lutter sévèrement avec les étrangers.

Puisse les camarades de Goix faire aussi bien que lui, lors du prochain match qui opposera l'Italie à la France !

LES CHAMPIONNATS DU MONDE CYCLISTES A COPENHAGUE



Passage des coureurs amateurs, que mène un concurrent allemand, devant un poste de secours

(Copenhague, de notre envoyé spécial.)

Si elle a pu paraître plus ardente que la course des routiers professionnels, celle des amateurs dans leur Championnat du Monde l'a été beaucoup moins à la vérité, puisqu'il ne s'est produit qu'une seule échappée, qui a d'ailleurs échoué et qui ne nous a laissé qu'un nom en mémoire : celui de l'Italien Cottur.

Le vainqueur, le jeune Italien Léoni, n'a strictement rien fait. Il s'est contenté, tout au long des deux cents kilomètres imposés, de rester sagement au cœur du peloton, attendant le sprint final sans impatience. Il se savait de loin le plus rapide. Pourquoi, dès lors, se fut-il inquiété ? Et Léoni sortit de sa réserve au dernier tour du circuit, dès qu'il aperçut la bande-roule de l'arrivée et les tribunes ornées de drapeaux aux couleurs vives.

Une victoire voulue et organisée

Les Italiens étaient les grands favoris de la course.

Leur victoire était voulue et d'ailleurs organisée. La Fédération cycliste italienne avait choisi des bagarreurs et un sprinter : le fameux Léoni. Les premiers devaient aller de l'avant, l'autre laisser faire et se reposer jusqu'à ce que l'on ait besoin de lui. C'est exactement ce qui s'est produit et les Italiens peuvent être fiers de la construction de leur équipe d'amateurs, bien supérieure, dans l'ensemble, à leur « squadra » de routiers professionnels.

Oui, mais le règlement...

Tout cela est très joli, mais qu'est devenu le règlement dans toute cette affaire ? Vous savez, ce fameux règlement de l'Union cycliste internationale qui interdit l'esprit d'équipe ?

Les Italiens n'en ont tenu aucun compte, pas plus, du reste, que les représentants des autres nations. Ainsi que l'ont demandé tous les confrères, pourquoi ne pas l'admettre franchement ? On eût ainsi, officiellement, félicité les amateurs italiens de leur parfaite cohésion et de l'intelligence avec laquelle ils préparèrent et protégèrent le sprint final de Léoni.

Un seul Français a fini : Couderc

Nos représentants, on ne l'ignore pas, n'ont pas eu de chance. Ils sont tous tombés et seul Couderc a pu terminer dans le groupe de tête. Malheureusement sur une machine qui ne lui appartenait pas et sur laquelle il fut mal à l'aise pour le sprint.

De toute manière, Couderc eût été battu par Léoni, mais il eût très bien pu être classé

et échapper à la masse anonyme des ex-équos.

Coudrain, plus rapide que Couderc, eût été plus dangereux pour Léoni s'il n'était tombé, car Coudrain, en prévision d'un sprint, avait fait préparer une machine de piste qu'il lui eût été facile de prendre.

Lesguillons n'a pas été courageux

Il ne sert à rien d'être accablant pour des coureurs.

Nous pensons, cependant, qu'il n'est pas inutile, dans son intérêt même, de reprocher à Lesguillons son manque de courage.

Notre jeune compatriote s'est désespéré un peu vite, après avoir dû s'arrêter pour son dérailleur. Le train était alors très vif et il se découragea en un rien de temps. Or, les coureurs avec lesquels il se trouvait parvinrent à recueillir à la faveur du ralentissement qui marqua la fin de l'échappée de Cottur. Lesguillons, comme les autres, eût alors repris sa place dans le peloton et il eût pu faire le jeu de Couderc dans la dernière ligne droite.

Carapezzi eut plus de mérite, qui tint à finir quoique s'étant retrouvé, après sa chute, à quatre minutes de ses adversaires. Quant à Coudrain, tout effort était vain : il avait perdu neuf minutes avant de retrouver un autre vélo.

Des rouleurs inattendus

Si l'on connaît bien les professionnels de tous les pays, on connaît moins bien, par contre, les amateurs qui officient, ici et là, et le Championnat du Monde des « purs » est annuellement, pour nous, l'occasion de découvrir quelques types nouveaux, qu'on est d'ailleurs appelé, le plus souvent, à perdre de vue assez rapidement.

Ainsi a-t-on fort apprécié le Suédois Ericsson, un grand diable blond qui provoqua, par ses coups de boutoir, l'échec de Cottur, et le Danois Sørensen, qu'on aimerait voir en France un jour ou l'autre. Car si Ericsson a de gros moyens, il n'est pas aussi complet que Sørensen dont le sprint final, isolé, fut une merveille du genre.

Un autre nom à retenir, celui du Hollandais Schulte, malheureusement mis hors de course, sans raison valable, par un commissaire trop zélé et dont la décision fut fort discutée.

Un jour ou l'autre, nous verrons « arriver » chez les professionnels l'un de ces gars au cœur généreux. Les autres auront abandonné la carrière ou plétineront encore. Les amateurs poussent vite mais souvent disparaissent sans raison, et tous les ans, après le Championnat du Monde des routiers amateurs, ce sont les mêmes remarques, exprimées avec les mêmes mots...



Coudrain en pleurs après son abandon



L'arrivée au sprint et la victoire de Léoni

ADOLFO LEONI,

le champion du monde des routiers amateurs est tout jeune : dix-neuf ans. Il est grand, mince et brun. D'une rare beauté. Un visage de madone. Ses yeux sont vifs et profonds. Son sourire plein de charme. En vérité, un jeune premier plus qu'un coureur cycliste. Il a connu M. Spositi, le commissaire technique de la Fédération cycliste, qui a été frappé par sa vive intelligence et qui a fait de son compatriote son poulain préféré. Léoni n'est pas un homme dur. C'est un autre Di Paco, mais moins fantasque et qui sait souffrir. Il n'a pas, comme son aîné, des crises de désespoir qui se terminent par des pleurs et des grincements de dents. Hormis cette différence de caractère, Léoni c'est bien Di Paco, en format un peu plus réduit. Léoni paraît voué à une grande carrière. Déjà les nations de cycles lui ont demandé, en Italie, de passer professionnel. Mais Léoni hésite. Il écouterait les conseils de M. Spositi. C'est un sage.



Léoni a revêtu le maillot irisé



Le groupe des échappés dans la côte. De gauche à droite : Meulenberg, Speicher, Majerus, Egli et Kijewski

QUAND paraîtront ces lignes, le Belge Eloi Meulenberg sera champion du monde des routiers professionnels depuis déjà huit jours.

Les journaux quotidiens ont apporté à nos lecteurs, quelques heures après son succès, de nombreux détails sur la course d'Eloi Meulenberg. Aussi bien abandonnons-nous tout récit qui pourrait nous entraîner fort loin et ne rien apprendre de nouveau. Il y a mieux à faire — puisque pour une fois nous en avons le temps — à étudier la course non pas dans son ensemble, mais en revivant, en particulier, l'effort de chacun des six hommes de l'échappée victorieuse : Meulenberg, Kijewski, Speicher, Egli, Moretti et Majerus.

On avait dit, avant le départ de l'épreuve : les coureurs du début ne seront pas ceux de la fin. Pourquoi ? Parce que, d'une part, la distance — trois cents kilomètres — recommandait la sagesse, et que, d'autre part, le vent violent soufflant sur le circuit, semblait vouer à l'échec le plus complet toute envolée prématurée.

Une fois de plus les événements ont donné tort à la logique et ce n'est d'ailleurs pas pour nous surprendre, en cyclisme, où tout n'est qu'imprévu.

Depuis longtemps, par exemple, on ne fait plus de pronostics que parce que c'est la mode ; lorsqu'ils se réalisent on n'en est pas plus surpris que lorsqu'ils échouent ; la plus petite faute de tactique, dans une course sur route, peut avoir les conséquences les plus inattendues.

Nous le verrons bien...

Les hommes

Kijewski, le brillant coureur allemand, conscient de sa force, prit la résolution d'aller sans cesse de l'avant. Quand, au deuxième tour, les Danois Grundhall, Werner, Jacobsen, Hermansen et Petersen attaquent en force, Kijewski se joint à eux, avec Rossi et Le Grevès.

Dès que le peloton est reformé, Kijewski continue à veiller. Il accompagne Rossi et Majerus lorsqu'ils prennent du champ.

Dans les tours qui suivent, Magne et Rossi essaient de s'enfuir. Kijewski les suit. Speicher s'en va. Un seul coureur reste dans son sillage : Kijewski.

Au neuvième tour, fugue de Buchwalder, Magne, Danneels, Rossi et... Kijewski. Deux heures durant, l'Allemand a ainsi tenu tête à tous ses adversaires. Et lorsque Speicher repartit, définitivement, cette fois, Kijewski eut encore les ressources de démarquer. Il eut, aussi, celles de mener jusqu'à la fin sans se faire prier et de sprinter dangereusement pour Meulenberg.

Meulenberg. Au fait que fit donc le vainqueur ? Pas grand-chose. Il ne fut que d'une seule attaque : la bonne.

Doit-on croire à une coïncidence heureuse ? Non, pas exactement, car Meulenberg ne « sortit » pas du peloton dans le sillage de Speicher. C'est l'inquiétude qui le poussa à partir avec Moretti et Egli, et il fournit un très gros effort pour retrouver le champion de France.

Speicher. Le champion de France, lui, a mené le jeu souvent. Dès le premier tour, il

a passé à l'attaque avec Moretti et Bautz. Puis il prit le temps de souffler un tour ou deux, et lorsque Kijewski s'en alla avec les Danois, il les pourchassa longuement avec Moretti.

De même poursuivit-il Kijewski, Magne et Rossi, lors de la quatrième échappée de l'Allemand.

Moretti. Durant les cent premiers kilomètres, il fut toujours en tête. Sans une chute, Moretti eût été inquiet, au sprint, pour Meulenberg.

Majerus. Le Luxembourgeois prit, lui aussi, la résolution d'être de toutes les fugues pour pouvoir être de la bonne.

Egli. Pour le Suisse, seulement, c'a été une question de chance. L'ancien champion du monde des amateurs fut, en effet, l'un des premiers lâchés, et il ne reprit contact qu'à la faveur du seul ralentissement enregistré durant le championnat : celui qui marqua la fin de la deuxième heure.

Tactiques...

La course ainsi conduite ne donnait nul répit à ceux qui désiraient la victoire avec optimisme.

Une seule fois on ne vit pas Rossi : la dernière.

Après avoir été longtemps parmi les hésitants, Meulenberg sut brusquement prendre ses risques. Magne et Le Grevès s'imaginèrent que la tactique de Danneels, Kaers, d'Hooge, Bini et Di Paco, qu'on ne vit pour ainsi dire pas, était la bonne, et c'est pourquoi ils rentrèrent dans le rang après les premiers tours. Erreur...

Par ailleurs ils ne purent ramener sur Speicher. Or, les Belges n'allaient pas de leur côté, courir après Meulenberg. Comme le Wallon était plus rapide que le Parisien, la tactique des Belges s'expliquait parfaitement.

Ainsi avons-nous eu une course d'équipe interdite par les règlements des championnats du monde... qui ont été établis pour ne pas être respectés — comme la plupart des règlements de l'U.C.I.

Comparaisons

Si l'on compare les différents efforts des hommes, il apparaît nettement que, pour vaincre en circuit, il soit indispensable de multiplier les attaques.

Jeu dangereux, il faut l'admettre, mais qui est moins qu'il ne devrait l'être, à cause de l'esprit d'équipe.

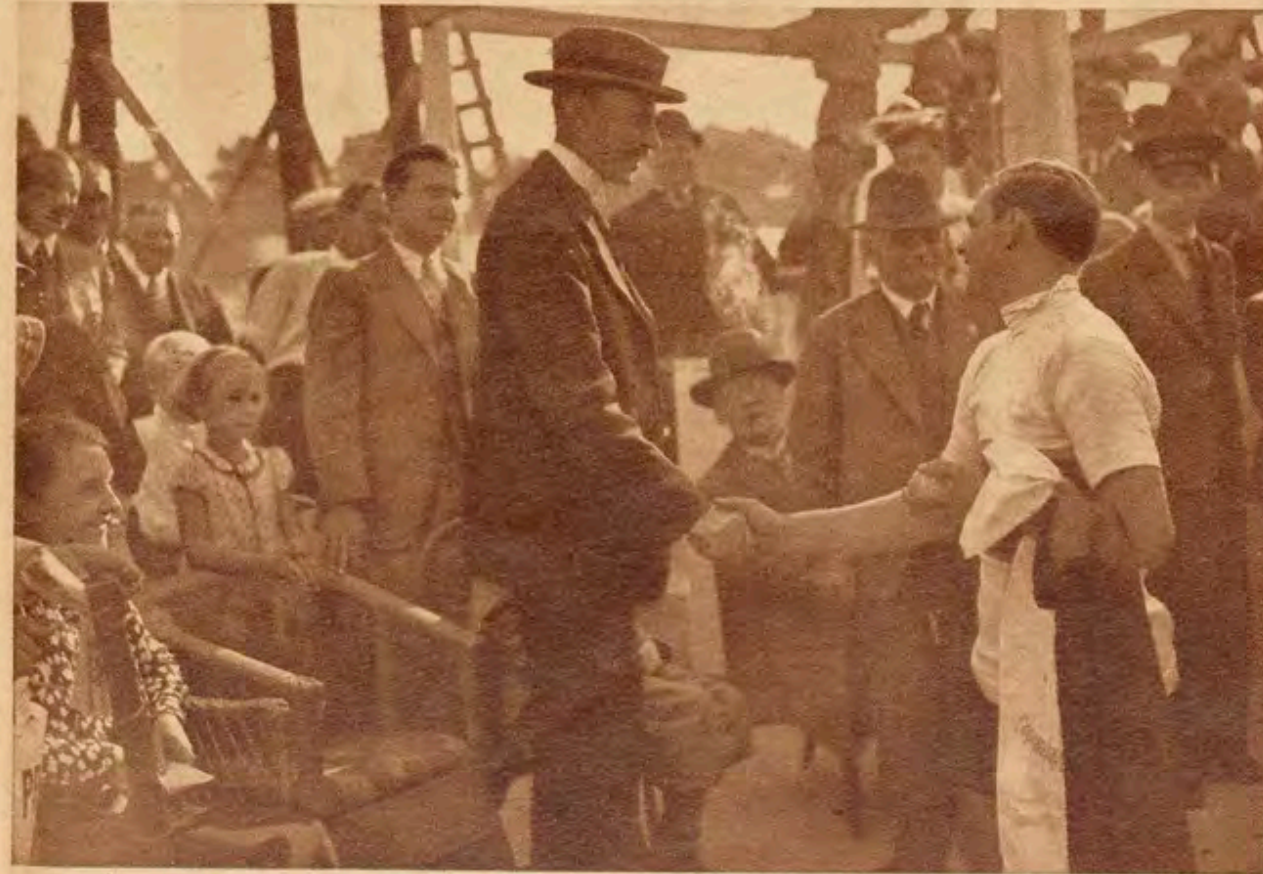
Jetons un regard en arrière : en 1933, à Monthéry, Speicher part de loin et gagne détaché. En 1934, à Leipzig, la course est ridicule, sur un parcours plat, et Kaers triomphe au sprint. A Florence, en 1935, Jean Aerts attaque peu après le départ, accompli avec Montoro la presque totalité du parcours et finit seul. En 1936, enfin, sur le circuit de Brengarten, à Berne, Antonin Magne est de la plupart des coups de boutoir et à la fin il lâche tous ses compagnons.

Speicher, craignant le vent, n'a pas voulu s'en aller seul, à dix tours de la fin, alors qu'il dominait ses adversaires. Il a peut-être eu tort...

Félix Léviton.



Lapebie, qui n'a pu prendre le départ, assis dans une tribune déserte, contemple mélancoliquement la route



Le prince Olaf de Danemark, frère du roi, félicite Meulenberg, nouveau champion du monde

(Copenhague, de notre envoyé spécial.)

AVOUONS en toute franchise que, même en demi-fond, avec nos deux représentants, Terreau et Georges Wambst, nous n'espérions pas un succès français. Nous avions plutôt tendance à croire à une victoire italienne, avec Severgnini, ou en un triomphe allemand, avec Lohmann et Schoen. Le Belge Meuleman était le sixième homme appelé à jouer un rôle épisodique.

Severgnini, au fond, avait notre confiance et aussi celle de tous ceux qui l'avaient vu triompher en souriant, l'autre dimanche, à Buffalo, au cours du prologue du Championnat du monde.

Il avait enlevé sa série en se jouant. Or, en finale, il fut le premier en difficulté. Les Allemands ne le ménagèrent pas. Ils avaient senti que l'Italien était l'homme à battre. Ils le prirent en sandwich. Longtemps, Severgnini devait résister, pour finalement se relever épuisé et laisser le champ libre à ses rivaux.

Deux contre deux

Alors, dans la nuit, commença un duel à mort entre les Allemands et les deux Français, en tête depuis le départ. Lohmann était en position d'arrêt, Schoen en position d'attaque. L'un freinait devant les Français, l'autre les attaquait, infatigablement. Il ne restait plus qu'une trentaine de kilomètres à faire pour arriver au terme des cent kilomètres imposés. Blessant de la selle, Georges Wambst commença, le premier, à donner des signes évidents de fatigue. Il céda le commandement à Terreau, qui trouvait alors Schoen devant lui, que Lohmann venait de repasser, et c'était l'attaque irrésistible du jeune Allemand que Terreau ne pouvait passer.



Avant le départ, Georges Wambst se ravitaille sous les yeux de Severgnini.

Le Championnat du monde de demi-fond était terminé.

Lohmann n'avait plus qu'à abattre les tours, une soixantaine, inscrits au tableau lumineux.

C'était fini, et Terreau, second grâce à un dernier sursaut magnifique, apportait à la France une nouvelle place d'honneur.

Les plus forts

S'il nous arrive, parfois, de rechercher les causes d'une défaite, ce ne sera pas pour ce Championnat du monde de demi-fond. Tout a été trop net pour que nous éprouvions le désir de nous lancer dans d'interminables démonstrations : les Allemands étaient les plus forts.

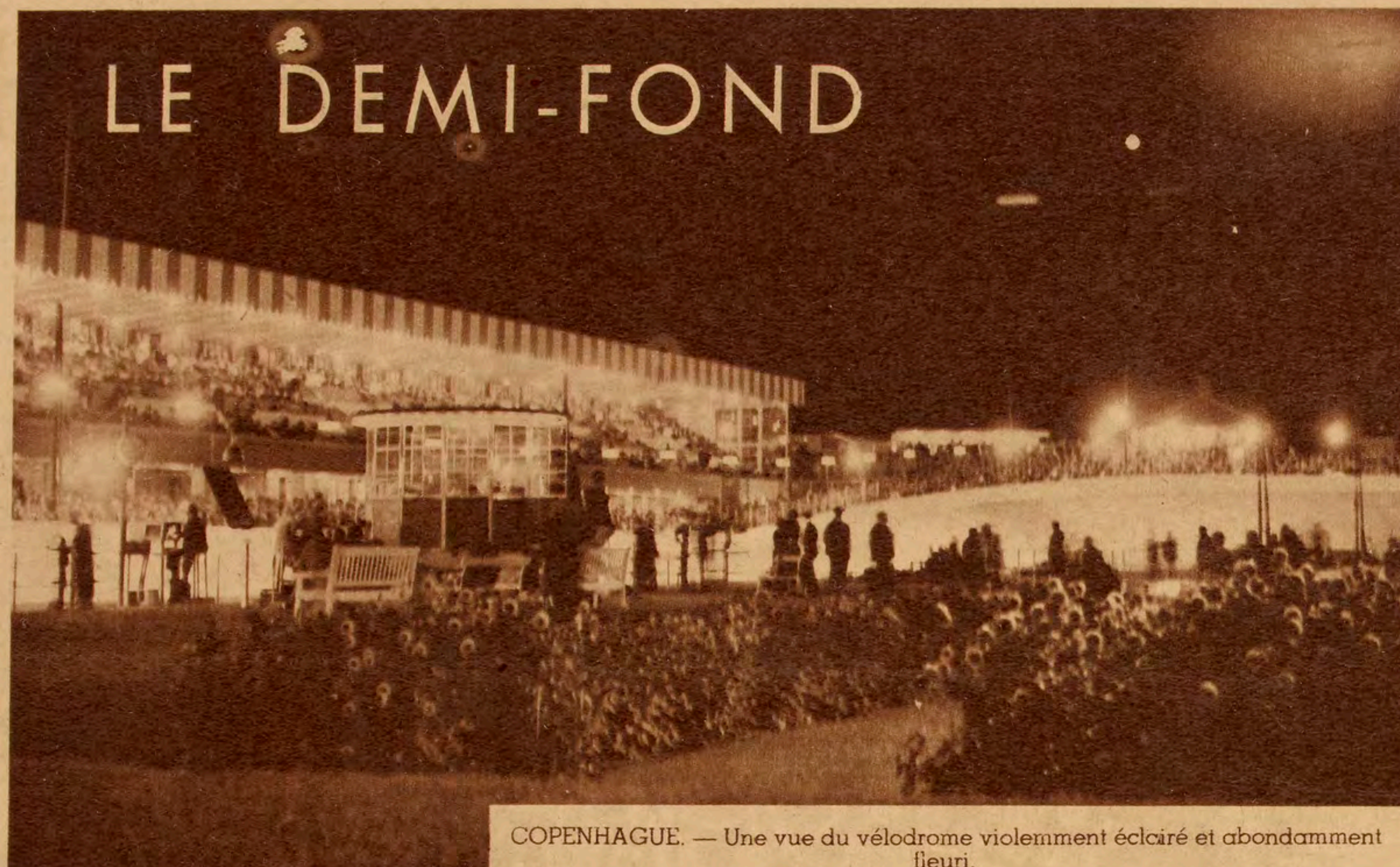
Leur victoire n'a pas été le fait de la surprise. Elle est logique, indiscutable, et le nouveau Champion du monde a la valeur de tous les hommes qui ont été, avant lui, les détenteurs du titre.

L'an dernier, déjà, à Zurich, Lohmann était en brillante condition physique, mais il était appelé à se sacrifier à Metz, ce qu'il fit sans murmure. Cette année, c'était au tour de Schoen de travailler pour le compte de Lohmann qui a été plus heureux que Metz.

Il est vrai qu'il n'y avait pas à Ordrup un Lacquehay en grande forme...

Esprit d'équipe

Ainsi qu'on peut le constater, l'esprit d'équipe a été une fois de plus, admis sans récriminations par les commissaires de l'Union cycliste internationale, dans cette course strictement individuelle, selon le règlement de la Fédération internationale.



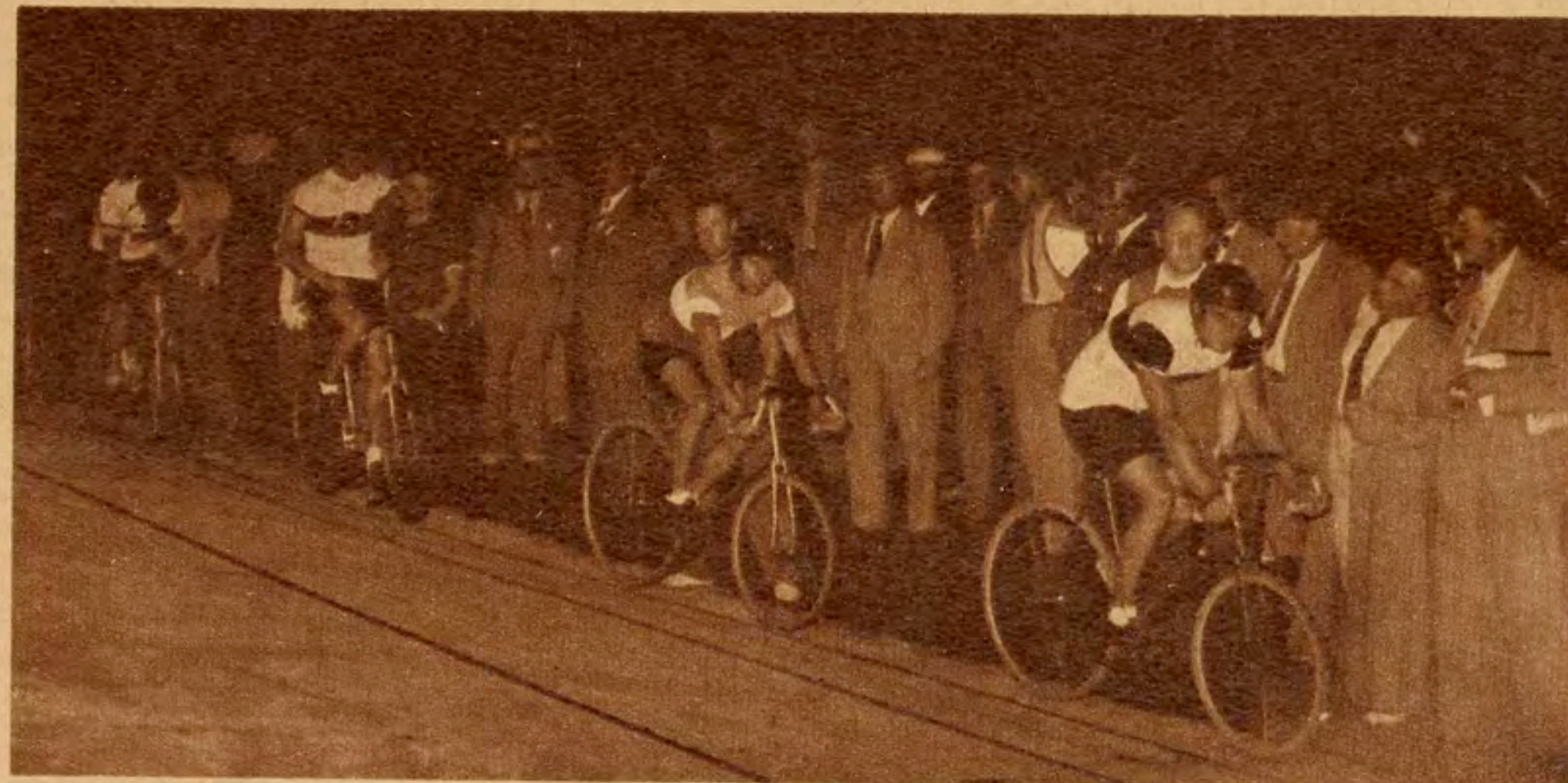
COPENHAGUE. — Une vue du vélodrome violemment éclairé et abondamment fleuri.

Le rouleau à 70 centimètres

La course a eu lieu avec le rouleau à soixante-dix centimètres. Or, les règlements de l'U.C.I. prévoient les Championnats du monde avec le rouleau à soixante centimètres. Seulement, les membres de l'U.C.I., en accordant leur Championnat du monde au Danemark, ne s'étaient pas demandé si la piste d'Ordrup permettait les grandes vitesses des stayers. On s'aperçut, en série, qu'avec le rouleau à soixante centimètres, les coureurs couraient un gros danger. Vite, on le recula... Et un

homme comme Severgnini fut désavantagé. Ne serait-il pas plus normal, messieurs les dirigeants, de prendre toutes vos précautions avant d'accorder l'organisation d'un Championnat du monde à telle ou telle nation ? Oui, certes, on vous comprend, il y a le voyage, mais ce n'est tout de même pas suffisant.

L'Union cycliste internationale ne sortira pas grandie de ces championnats du monde, car elle a été trop souvent bernée, lorsqu'elle n'a pas fait la part trop belle à l'improvisation. F. L.



En place pour le départ. De droite à gauche : Wambst, Terreau, Lohmann, Schoen.



A sa descente de vélo, le nouveau champion du monde Lohmann, joyeux et fatigué.

Lohmann et Schoen n'ont même pas cherché à cacher leurs sentiments. Compatriotes, ils jugeaient normal de se prêter main forte. Du reste, leur fédération n'eût pas admis qu'ils fussent rivaux. C'est elle, d'ailleurs, qui leur a donné l'ordre d'arranger leur petite affaire au mieux des intérêts « de la plus grande Allemagne sportive ». Bravo ! Mais les dirigeants allemands ne sont-ils pas membres de l'U.C.I. ? Et ils tournent donc une loi qui est la leur ? Ce qui, en vérité, ne manque pas de piquant...

Une solution

Admettre l'esprit d'équipe en demi-fond, ainsi que nous le demandons pour la route ? Il n'y faut pas songer.

On nous répondra, en effet, que certains pays ont un grand stayer et non pas deux, qu'en conséquence, celui-ci sera désavantagé contre les tandems français et allemand, et rien n'est plus exact. Ce stayer, c'est Severgnini. S'il y avait eu, en finale, un autre Italien de sa trempe, les Allemands n'auraient pas eu la partie si facile. Que faire ? Selon nous, il n'est qu'un moyen, qu'une solution, ne désigner qu'un coureur par nation pour le Championnat du monde de demi-fond : un Allemand, un Italien, un Suisse, un Belge, un Anglais, un Hollandais, un Français, etc.

Evidemment, la mesure est simple, trop simple peut-être au gré de certains, mais n'est-ce pas grâce à elle que l'on sauvera le Championnat du monde de demi-fond, menacé par l'action combinée de deux stayers d'un même pays ?

Nous le pensons très sincèrement.



COPENHAGUE (par bélino). — Les coureurs qualifiés pour les épreuves finales font quelques tours de piste. En tête, à la corde, l'ancien et futur champion, Scherens.

(Copenhague, de notre envoyé spécial.)

UNE fois de plus, « il » s'est joué l'un après l'autre des rivaux qui lui étaient opposés, et l'homme qu'il craignait le plus, Louis Gérardin, ayant été éliminé, à la surprise générale, en demi-finale par le Hollandais Van Vliet, c'est à ce dernier, champion du monde des amateurs il y a douze mois, que Jeff Scherens fut opposé en finale.

L'impression produite par Van Vliet, en demi-finale, contre Gérardin, avait été telle qu'on supposait que Van Vliet allait inquiéter sérieusement le Belge. De fait, dans la première manche, contraint de partir en tête, le Hollandais Van Vliet fournit un effort considérable qui nous montra un Scherens rageur, volontaire, comme rarement peut-être il le fut au cours de ces derniers mois.

Scherens gagna dans les cinquante derniers mètres et le chronomètre annonça alors le temps fabuleux de 11 sec. 3/5 pour les deux cents derniers mètres.

Dans la deuxième manche Jeff Scherens, contraint cette fois de partir en tête, par le tirage au sort, n'allait-il pas être handicapé ? On pouvait, pour lui, aussi craindre le pire. On ne cachait pas que la nervosité de Scherens dans sa cabine, entre les deux manches, était de mauvais signe.

Pourtant, dès qu'il fut en piste et dès que la cloche eut retenti, dans un vélodrome étonnamment silencieux et baigné par une douce lumière, Scherens redevint tout à fait lui-même, le maître incontesté du sprint, l'homme

qui sait vaincre ses nerfs au moment propice, et l'on fut témoin d'un des traits de tactique les plus audacieux auxquels Scherens nous ait habitués.

Il partit en tête, de loin, aux 300 mètres, du haut du virage, ayant deux ou trois longueurs d'avance, et la brusquerie du démarrage fut telle que Van Vliet, surpris, perdit cinq longueurs qu'il ne combla jamais malgré un retour foudroyant et bien qu'ayant eu Scherens en point de mire.

Ainsi de deux manières, se laissant emmener une première fois, démarrant le premier dans la seconde manche, Scherens battit son jeune rival qui devait dire, peu après, et son admiration pour le Belge et aussi son contentement d'avoir fini second derrière un tel homme dans son premier championnat du monde des sprinters professionnels.

Où Scherens s'arrêtera-t-il ?

On reste confondu, par la continuité dans le succès de Scherens, qui peut être battu à quelques jours des championnats, mais ne l'est jamais dès qu'il s'agit de défendre son titre.

Où Scherens s'arrêtera-t-il ? Chaque fois qu'il enfle le maillot « arc-en-ciel », on se pose la même question sans trouver de réponse.

C'est un phénomène, comme rarement on en vit dans le sprint cycliste, et tous les anciens champions, qui étaient nombreux à

Copenhague, s'accordaient à déclarer que jamais, même dans les temps passés, ils n'avaient vu un sprinter aussi complet, capable de démarrer à n'importe quelle position, et de finir aussi rapidement que Scherens.

Nous ne trouvons pas les mots qui peuvent exprimer toute l'admiration que nous éprouvons pour ce sprinter, qui paraît désinvolte aux Parisiens, mais, ne l'est certes pas, lorsqu'il s'agit d'une compétition officielle comme le Championnat du monde.

Il n'y a vraisemblablement pas coureur plus émotif, plus dangereux que Scherens, et c'est peut-être dans cette nervosité qui se manifeste avant chaque départ, par des tremblements, que Scherens trouve le ressort qui le fait bondir sur son adversaire, et justifie à chacun de ses sursauts, son surnom de « Poeske », le chat, en flamand...

Van Vliet, trouble-fête

Le Hollandais Van Vliet, est venu troubler le monde des sprinters professionnels, et l'on doit s'en réjouir, car sa présence doit redonner désormais, un regain d'intérêt au sprint international.

Il n'y a plus maintenant, la trinité Scherens-Gérardin-Richter, car Van Vliet, s'il est encore moins vite que Scherens, peut, à l'occasion, être plus rapide que Gérardin et Richter.

Van Vliet est jeune encore, à peine plus de vingt ans, et nul doute qu'il ne continue à progresser. Ce n'était encore, l'an dernier,

qu'un homme au sprint lent. Et s'il continue à travailler avec autant d'assiduité qu'il l'a fait jusqu'à présent, sous la direction de l'ancien sprinter hollandais Schilling, Van Vliet ne tardera pas à être supérieur encore au Van Vliet des Championnats du monde 1937.

Gérardin battu pour la troisième place

Nous n'avons même pas eu la satisfaction de voir Louis Gérardin triompher, pour la place de troisième, de l'Allemand Richter. Certes, Gérardin a pris une manche à Richter, mais l'Allemand triompha aisément dans la belle, en réalisant, il est vrai, le même temps que Scherens contre Van Vliet : 11 sec. 3/5. Les temps démontrent que tous ces sprinters sont très près les uns des autres, mais que Scherens place toujours mieux son effort.

Gérardin était un peu découragé et, dans son match contre Richter, il ne s'est pas employé avec tout son cœur.

On le comprend...

Gérardin n'en a pas moins été, une fois encore, notre meilleur sprinter et les Danois s'étonnaient qu'il ait pu perdre le Championnat de France au bénéfice de Louis Chaillot.

Gérardin courut remarquablement en quart de finale contre Merckens et l'on put alors imaginer qu'il arriverait en finale contre Jeff Scherens. Van Vliet était un écueil qu'on n'attendait pas et sur lequel Gérardin se brisa.

Concert de protestations

Pour les quarts de finale l'obligation pour l'un des deux hommes de partir en tête provoqua un concert de protestations. Quelques sprinters, comme Michard, Chaillot, Falk Hansen furent incontestablement désavantagés parce qu'ils devaient mener et il faut demander à l'Union Cycliste Internationale de reviser ses règlements stupides, qui obligent par tirage au sort un homme à sacrifier son plan tactique s'il n'a pas le bonheur de tirer le numéro deux.

Le « sur-place » ne fait-il donc pas partie du sprint ? A notre avis, oui ; et les commissaires de l'Union Cycliste internationale ont tort de ne pas le prendre en considération.

Michard a raison lorsqu'il demande de faire courir désormais le Championnat du monde sur 200 mètres, départ lancé ou arrêté, au gré de la fantaisie des membres de l'Union Cycliste Internationale.

Félix Léviton.

Les champions du monde 1937

PROFESSIONNELS

Vitesse Scherens (Belge).
Sur route Meulenbergh (Belge).
Demi-fond Lohmann (Allemand).

AMATEURS

Vitesse Van de Vyver (Hollandais).
Sur route Leoni (Italien).



COPENHAGUE (par bélino) (Exclusivité « Match »). — Après sa sixième victoire, Scherens réendosse le maillot de champion du monde, avec l'aide de M. Alban Collignon. Tout de suite après, chargé d'une lourde couronne, un bouquet à la main, fleuri comme un reposoir, Jeff fait son tour d'honneur.

LEURS PLUS DURS COMBATS

(3)

MIKE MAZURKI

Champion de lutte poids lourds,
Ancien champion de football

Je suis encore un amateur au fond du cœur, et il y a quelques années j'étais un pur parmi les purs dans le team de football du Manhattan College, j'espérais m'assurer un voyage en Californie par les victoires de mon team. Hélas ! ce petit déplacement gratuit n'eut pas lieu.

En luttant de ville en ville, je parvins cependant en Californie. Là, je m'engageai dans un tournoi destiné à donner un successeur à Jim Londos, qui venait d'être privé de son titre, car il avait refusé de rencontrer Chief Little Wolf, le lutteur indien. La plus curieuse foule de lutteurs se trouva, de ce fait, réunie à Los Angeles, et je vous avoue que je me trouvais assez mal à l'aise devant ces deux cents « zèbres » qui se rossaient d'importance durant mes périodes de repos.

Man Moutain Dean, Sergei Kamilkoff, les frères Smith marquaient mal en face de certains spécimens hindous, sénégalais et arabes, qui se bourraient de coups à qui mieux mieux afin de mettre la main sur les 25.000 dollars promis et qui furent, en fin de compte, attribués à Vicente Lopez, le Mexicain.

Nous luttons chaque soir de la semaine et les organisateurs faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour hâter les choses.

Parvenu aux demi-finales, je me trouvais un beau jour en face d'un type curieux, à la peau foncée, dont je n'ai plus entendu le nom depuis. Je perdais le match et suis encore persuadé que je fus victime d'une sinistre machination de la part de mon rival. Effectivement, alors que je me plaquais contre sa poitrine velue, je sentis comme une décharge électrique. Je me souviens seulement que l'arbitre me compta out. Je fis vérifier sa culotte dans l'espoir d'y découvrir quelque batterie dissimulée, on ne trouva rien. Ce qui fut le plus pénible dans cette rencontre, c'est que je n'ai jamais compris comment j'avais été battu !

STRANGLER LEWIS

Ancien champion du monde de lutte
toutes catégories

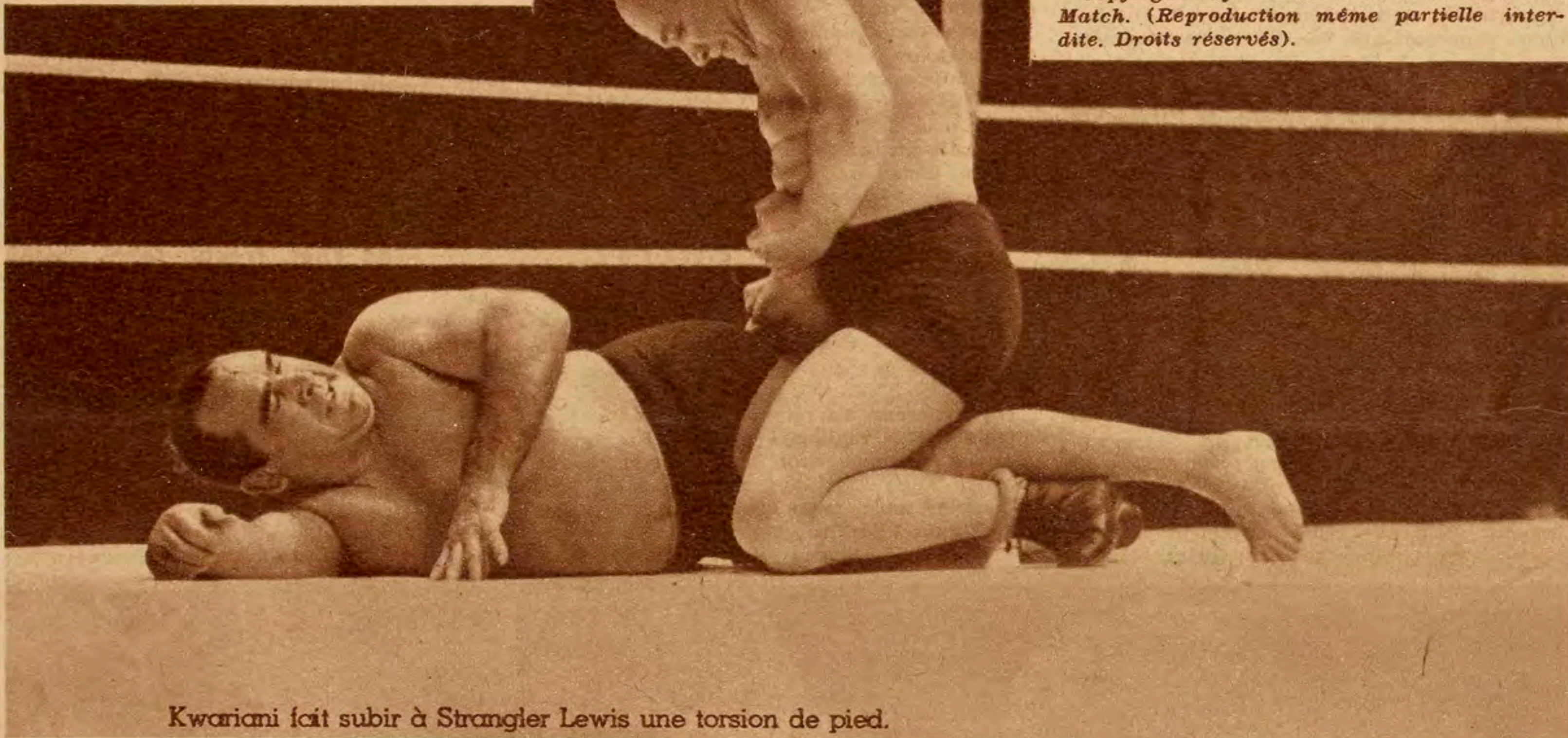
J'ai débuté dans la lutte professionnelle, il y a un certain nombre d'années... plus que je ne tiens à préciser ! Or le combat le plus dur que j'eus à soutenir, ce fut contre un Français, dans une petite ville des environs de Paris dont je ne me rappelle même pas le nom.

Ce match eut lieu lors de mon dernier voyage en Europe. Une semaine avant mon départ, mon manager m'annonça qu'il venait de conclure un combat pour moi ; je ne pris même pas la peine de regarder les records de mon partenaire et encore moins son nom. Je me rendis donc dans cette ville en voiture — elle était à environ 30 kilomètres de Paris — persuadé que je n'aurais aucun mal.

Je crois que mon adversaire s'appelait dans le genre de François Durand. Mais venons-en au match. En montant sur le ring, je considérai à la dérobée mon homme : il pesait au moins cent kilos, était solidement bâti, avec des membres puissants. Nous nous dirigeâmes vers le centre du ring. Un interprète, qui savait encore moins bien l'anglais que moi le français, me traduisit les instructions de l'arbitre. Le gong retentit et je me précipitai sur l'adversaire, bien décidé à en finir rapidement. Mais immédiatement je me rendis compte que je me trouvais en face d'un « Ture ». De plus, il était aussi fuyant qu'une anguille. Trois fois il me fondit dessus, trois fois j'essayai de le saisir mais le manqua de plusieurs mètres.

Une heure durant je m'efforçai de le « tomber », mais en vain. Finalement, il décida de gagner le match pour moi, et, en se ruant sur moi, il me manqua et passa à travers les cordes.

Quand je fis mon entrée dans la salle de douches, il était revenu à lui. Il me regarda alors carrément en face, et je compris pourquoi je n'avais pu le « tomber ». Quand je le fixais dans les yeux pour deviner ses intentions, je me trompais toujours... Pas étonnant ! Ce diable de Français louchait d'une façon terrible !



Kwariami fait subir à Strangler Lewis une torsion de pied.

DAN OMAHONEY

Ancien champion du monde

Les lutteurs ont l'esprit prompt, c'est vrai, et en particulier pour Ernie Dusek. Je n'étais qu'un débutant en arrivant en Amérique, en janvier 1935, mais je ne me suis pas trop mal débrouillé dans l'ensemble. C'est cependant Ernie contre lequel j'ai mené mon combat le plus rude. D'abord parce que j'étais encore inexpérimenté et ensuite à cause de sa diable de tactique !

Il se mit à m'invectiver dès le début du combat pour tenter de me faire perdre mon sang-froid : « Ah ! tu t'appelles Daniel ? Un nom pour petite fille ! Tu ferais mieux de rester dans ton patelin, tu vas voir si je vais t'y faire retourner, et vite ! » Et ainsi de suite. Dusek est un bon lutteur, certes, mais très brutal. Il m'envoya promener de tous les côtés du ring, me sautant dessus, me malmenant par toutes sortes de clés, de prises de cou, essayant de casser bras et jambes. Que je sois encore intact et entier... c'est un mystère, après une telle bagarre avec un cannibale de cette espèce ! J'ai eu de la chance.

Je gagnai cependant ce combat, grâce à ma fameuse prise irlandaise en coup de fouet, et j'apprenais comment faire perdre son sang-froid à l'adversaire ! Il m'avait mis en effet dans une colère noire, ce Dusek, en me disant qu'il allait me renvoyer rejoindre mon frère Florence. Comment avait-il appris que j'avais un frère, et de ce nom-là, en Irlande ? Je n'ai jamais pu le savoir.

Je me souviendrai longtemps de ce Dusek. Je suppose que, de son côté, il n'oubliera pas de sitôt le bruit formidable qu'il fit en s'écrasant au tapis pour y rester...

CHIEF LITTLE WOLF

Le plus grand lutteur indien

Je n'ai presque pas touché un cent pour mon premier combat, et il fut de loin le plus dur. C'est à Haskell Hall, il y a quatre ans ! J'avais été pensionnaire à l'Institut d'Haskell, le grand collège indien, lorsque soudain, j'entendis l'appel irrésistible de la brousse. L'éducation que j'avais reçue avait atténué certains de mes caractères indiens, et, au lieu de me sauver sur un cheval, je descendis la rivière en canot, me nourrissant de gibier et de poisson. Pendant un mois ou deux, je trouvai cette vie délicieuse et elle me mit dans une splendide forme physique. Un après-midi où je m'étais attardé à dormir sous un arbre géant, j'entendis un grognement sourd... et me trouvai soudain en face de l'ancêtre de tous les ours bruns de la création, à en juger par sa taille : il était énorme ! Il devait avoir faim, car ordinairement ces ours sont gentils ; celui-ci avait l'air de fort mauvaise humeur. En vitesse, je chaussai mes mocassins et m'apprêtai à monter dans un arbre quand, d'un coup de patte, il m'envoya rouler par terre, puis, d'un bond, avant que j'aie pu faire un mouvement, il fut sur moi. Une formidable droite au museau lui fit lâcher prise. Sachant qu'il ne me servirait à rien de fuir, je saisis une de ses pattes de derrière, me maintenant de tout mon poids sur l'autre, et lui appliquai autour du cou mon fameux collier indien, connu sous le nom de « collier de la mort ».

Avant que j'aie réalisé ce qui m'arrivait exactement, je me retrouvai projeté dans les airs. Ma tête heurta un arbre et je tombai évanoui. Quand je m'éveillai, la tête enflée, le corps déchiré, une côte cassée, l'ours avait eu la charmante idée de partir. Je ne le revis pas.

Et voilà, de loin, mon combat le plus dur ; je crois que l'on pourrait décerner à l'ours le titre de champion du monde toutes catégories...

Copyright by Trait d'Union Press and Match. (Reproduction même partielle interdite. Droits réservés).

Écrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 25, rue d'Aboukir, Paris-2^e.)

■ Paul. — L'équipe de Sète pour la saison 1937-1938 sera formée de Lléns, Mercier, Franks, Laurent, Raich, Schmitt, Sipos, Plovie, Koranyi, Brusseau, Herrewyn. Dupuis, Dewal et Semerit ont signé au Red Star Olympique, par contre Mercier et Vieillard joueront au F. C. Nancy.

■ Laurent. à Blonville. — Adressez-vous à la Fédération Cycliste Française Féminine, 87, rue Réaumur, Paris.

■ Aldo B. — 1. Avons transmis. 2. Seule l'U. V. F., 24, Bd Poissonnière, Paris, peut vous donner ces renseignements.

■ Un jeune footballeur. — 1. Il vaut mieux bander vos chevilles. 2. Le bain vous est recommandé, mais il vaudrait mieux prendre conseil d'un docteur.

■ Un curieux. — Ne pouvons vous donner la somme exacte gagnée par les coureurs du Tour de France ; aux prix d'étapes, il faut ajouter des primes et des prix de parcours.

■ Condor. — Le Tour de Suisse fut gagné, en 1933, par Max Bulla en 39 h. 46' 56" devant Bucchi et Rinaldi ; en 1934, Geyer triompha en 45 h. 1' 13" devant le Français Level et Camusso ; en 1935, ce fut Rinaldi qui triompha en 55 h. 16' 24" devant Amberg et Garnier, lequel devait renouveler sa victoire en 1936 en 49 h. 34' 25" devant Deloor et Amberg.

■ Lucien F. — Le coureur cycliste Jean-Marie Goussat est professionnel depuis deux ans et exerce également la profession de fermier dans une petite bourgade du Morbihan.

■ Un fervent sportif du Cotentin. — 1. Le onze du Racing Club de Paris sera vraisemblablement formé de Hidden, Calain ou Chalot, Diagne, Banide, Jourlan, Louys, Keriven, Ozanne, Reguero, Couard, Venente, Mathé. 2. Le Critérium des As aura lieu le 4 septembre, et le Grand Prix des Nations le 12 septembre.

■ Un sprinter. — Le coureur noir Jesse Owens qui triompha aux Jeux Olympiques de Berlin est passé professionnel.

■ Un bon portier. — Le siège du Racing Club de Paris est 81, rue Ampère.

■ Un F.S.G.S.P.F. Breton. — Vous vous trompez, cher lecteur, nous n'avons aucun parti pris contre telle ou telle société ou fédération. Cette manifestation tomba en plein Tour de France, et seul le manque de place nous empêcha d'en parler comme nous l'eussions désiré.

■ Roger Québec. — Vos performances sont excellentes et vous incitent à persévérer.

■ Duverger. — En 1903, Beaugendre termina 9^e du Tour de France. C'est en 1904 que le classement du Tour de France fut modifié et que les 4 premiers convaincus d'avoir violé les règlements furent disqualifiés, de fait, c'est Cornet qui prit la première place au lieu de Maurice Garin.

■ Admireur de Hidden. — 1. A la Librairie de « l'Auto », 10 Fa Montmartre. 2. S'entraîner sur un plus long parcours. 3. Adhérer à un club et prenez conseil d'un moniteur.

■ Un futur champion. — 1. Vous trahirez la table finlandaise dans le code d'athlétisme de la F.F.A. au prix de 3 fr. 50 au siège, 45, rue de Clichy, à Paris. 2. Le javelot doit mesurer au minimum 2 m. 60 et peser 0 kg. 800, le disque doit être d'un poids minimum de 2 kgs.

■ Un piqué du vélo. — La semaine fédérale de l'U. V. F. aura lieu du 5 au 12 septembre, à la Roche-sur-Yon et aux Sables-d'Olonne.

■ Une sportive. — L'Italienne Valla

championne olympique des haies est universitaire, elle ne prit toutefois pas part aux derniers Jeux bien qu'elle figurât au palmarès de ceux de 1935.

■ Robert Gargantua. — 1. Le premier champion du monde de vitesse professionnelle d'après guerre fut l'Australien Spears, Richard fut champion du monde en 1927-1928-1929-1930, mais le Belge Jeff Scherens a écrit son nom à ce palmarès depuis 1932. 2. Le premier titre de champion du monde de demi-fond attribué après guerre le fut à Georges Sérès. Ce fut d'ailleurs la seule fois que le populaire stayer français inscrivit son nom au palmarès de cette épreuve. 3. Sur route, le championnat du monde fut créé en 1921 et jusqu'en 1926 exclusivement réservé aux amateurs ; en 1927, il y eut un championnat mixte dans lequel professionnels et amateurs coururent ensemble. L'Italien Binda triompha chez les professionnels et Jean Aerts triompha chez les amateurs ; ce dernier, d'ailleurs, passé professionnel devait être à nouveau champion du monde en 1935.

■ Louisette - Dumont - Une sportive - Paul et Louis - Verdier, à Madagascar - J. Bernard - Pierre qui roule... - Alix B., à Dives. — Avons transmis aux intéressés.

■ Yvon S. — Le calendrier des matches de football de la saison 1937-1938 est paru, vous pouvez vous le procurer détaillé à la F.F.F.A., 24, rue de Londres.

■ Futur Hidden. — Le palmarès de la Coupe de France de football est le suivant depuis 1918 : Olympique de Paris, C. A. S. G., C. A. A. Paris, Red Star (3 fois consécutives) ; Olympique de Marseille, C. A. S. G., Olympique de Marseille (2) ; Red Star, S. O. Montpellier, Sète, Club Français, A. S. Cannes, Ex-

celsior de Roibaix, Sète, Olympique de Marseille, R. C. Paris, F. C. Sochaux.

■ Admireur de Marcel Thil. — Joe Louis, alias Joseph Louis Mont Barrow est né à Lafayette, dans l'Etat d'Alabama, le 13 mai 1914, il mesure 1 m. 82, lutte comme poids lourd et est champion du monde toutes catégories à la suite de sa victoire sur Jimmy Braddock ; Tommy Farr, son adversaire, se mit en vedette par une série de victoires sur Bob Olin, Max Baer et Walter Neusel.

■ Future Lenglen. — Procurez-vous le « Guide du Tennis », prix 8 fr. aux Editions Olivier Lésourd, 3 bis, rue Roussel.

■ Monsieur qui ne sait pas. — 1. Le premier match France-Allemagne de football joué à Paris en 1931 fut gagné par la France par 1 but à 0. Cette même année, la France battit l'Angleterre par 5 buts à 2, à Paris, fit match nul avec la Belgique, 2 buts à 2, mais fut battue par l'Italie, à Bologne, 5 à 0, par la Tchécoslovaquie à Paris, par 2 buts à 1. 2. Depuis la création de la F.F.F.A. les résultats acquis par les footballeurs français aux Jeux Olympiques furent les suivants : à Anvers, la France battit l'Italie par 3 buts à 1, mais fut battue par la Tchécoslovaquie par 4 buts à 1. A Paris, la France battit la Lettonie par 7 buts à 0, mais fut battue par l'Uruguay par 5 buts à 1. A Amsterdam, l'Italie nous battit par 4 buts à 3.

■ Louis David. — Les différentes catégories sont les suivantes : poids coq : 53 kgs 524, plume : 57 kgs 153, léger : 61 kgs 235, mi-moyen : 66 kgs 678, moyen : 72 kgs 574, mi-lourd : 79 kgs 378, lourd, au-dessus.

■ Un parieur enragé. — Binda fut deux fois champion du monde, la pre-

mière fois en 1930, à Liège, ayant couvert les 210 km. en 7 h. 30' 45" ; la seconde fois, à Rome, en 1932, couvrant les 206 km. en 7 h. 1' 28".

■ Une sportive. — L'ex-championne de fond Marcelle Neveu semble avoir définitivement renoncé aux compétitions, par contre, seules des raisons familiales empêchent Suzanne Lenoir de prendre part actuellement aux compétitions. Le meilleur pour vous serait de vous adresser à Fémina-Sports, le seul club omnisports ayant son stade à Paris, 3 bis, avenue de la Porte-d'Orléans.

■ Un costaud. — 1. Charles Rigoulot n'a pas définitivement dit adieu aux exercices de force et de temps en temps s'exerce encore avec la barre de fonte. 2. Tout comme Rigoulot, Cadine fut champion olympique de force, avant d'être lutteur. 3. Le lutteur Nowina était à peu près inconnu en France avant son match avec Jim Londos. 4. Il n'y a pas de Fédération Internationale régissant le catch. 5. Le titre toutes catégories est actuellement vacant.

■ Louis Deyen. — Le mieux pour vous serait d'adhérer à un club et de suivre les conseils d'un moniteur.

■ Louis G. M. — Un admirateur de Gonzales - Dumont - P.V. 3 - Un enragé du ballon - Fidèle lecteur. Bordeaux - Un qui veut comprendre - Louisette et Jeanette. — Avons fait parvenir aux intéressés.

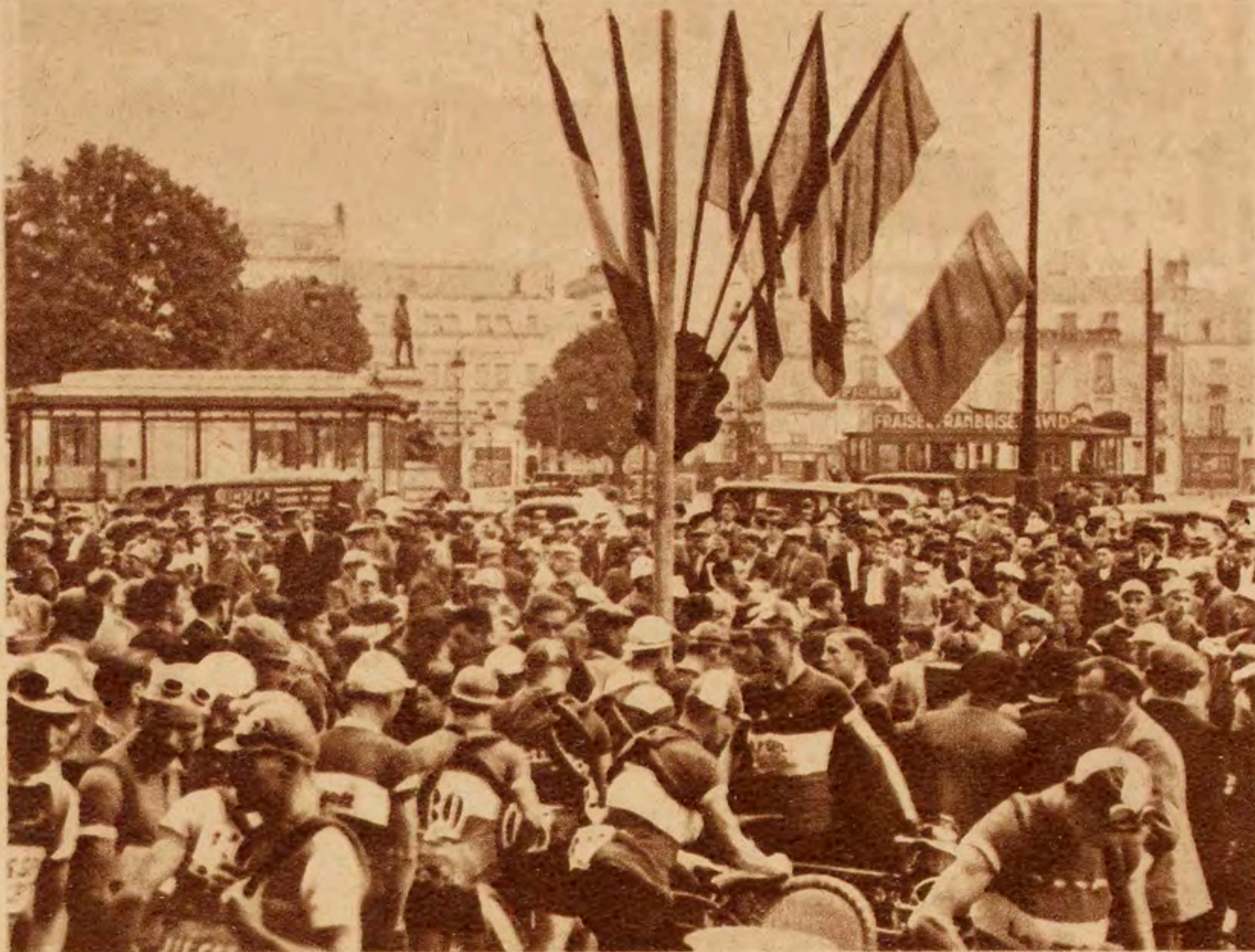
ACHILLE
aux pieds nickelés.



Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 226 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

LE CIRCUIT DE L'OUEST



TROISIEME ETAPE. — Les coureurs dans la foule, au départ du Mons.



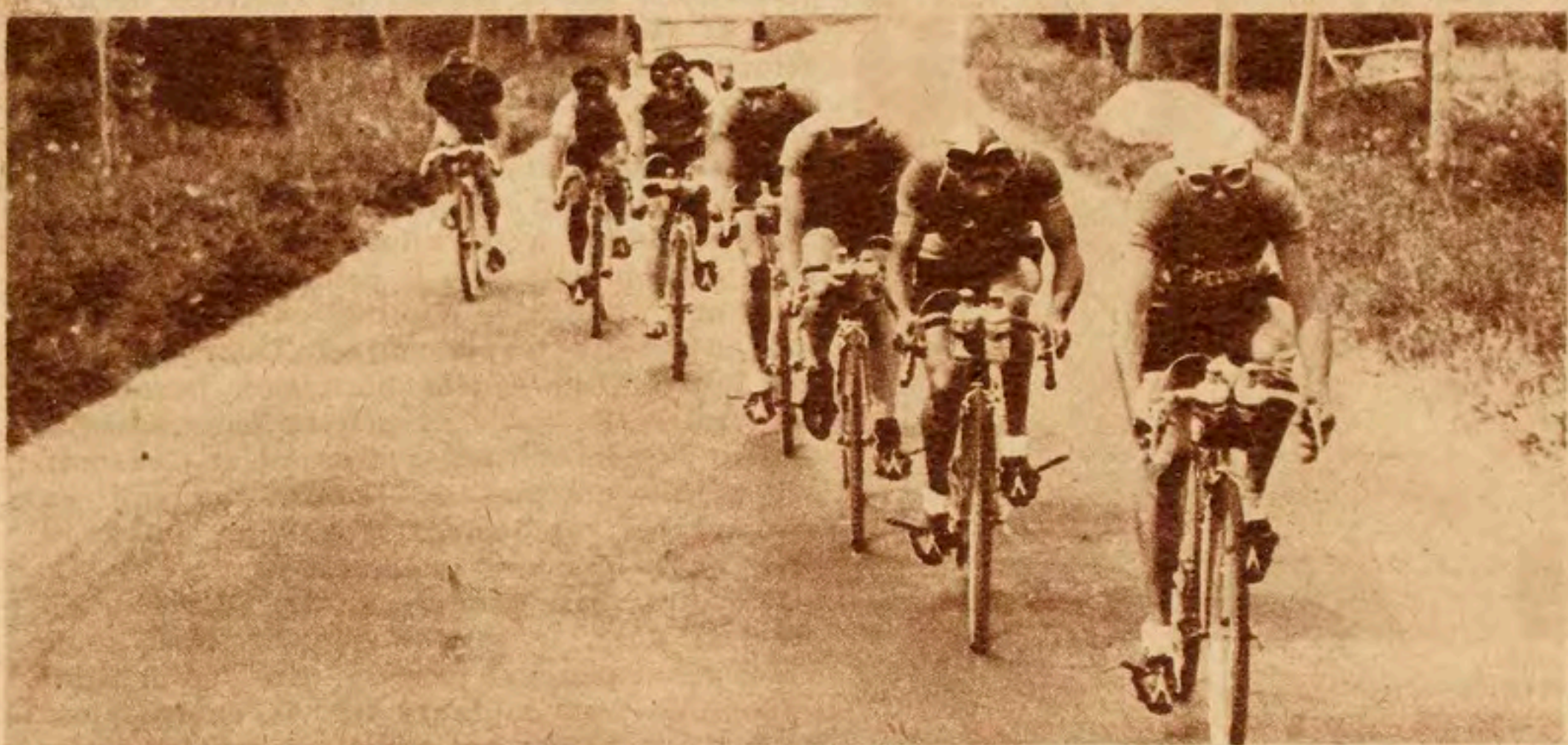
TROISIEME ETAPE. — Passage à niveau d'Arnage fermé. On change de sport.



TROISIEME ETAPE. — Le contrôle de ravitaillement à Niort



TROISIEME ETAPE. — Le vainqueur de l'étape, Clautier, porteur du bouquet, et Tersago.



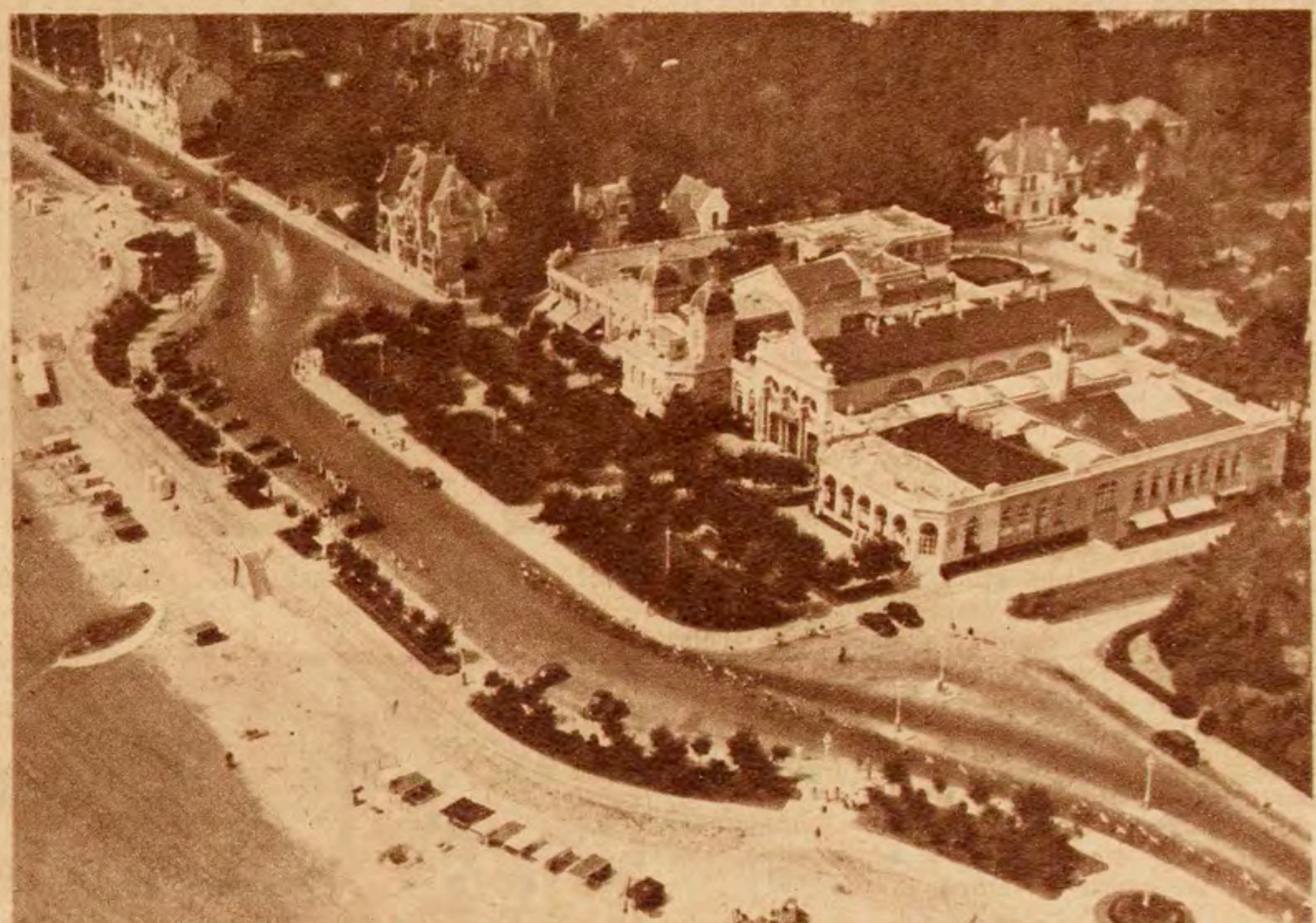
QUATRIEME ETAPE. — Dès le départ de La Rochelle, sept hommes se sont échappés, emmenés par Cogan.



QUATRIEME ETAPE — Passage à Cholet. (Photo prise à bord de l'avion Pikina, piloté par Sénéchal.)



QUATRIEME ETAPE. — Oubron gagne au sprint, sur le vélodrome de Nantes.



CINQUIEME ETAPE. — Le long défilé devant le casino de La Baule. (Photo prise à bord de l'avion Pikina piloté par Sénéchal.)



CINQUIEME ETAPE. — Le passage rapide du peloton à Vannes. « Stationnement interdit » inutile.



CINQUIEME ETAPE. — Loncke et Cloarec entrent, seuls en tête, au vélodrome de Lorient.



SIXIEME ETAPE. — Goasmat se rend au départ en compagnie d'un camarade d'enfance, qui fait dans la police cycliste.

A Jean-Marie Goasmat le Circuit de l'Ouest

(De notre envoyé spécial.)

QUE le pronostic est délicat en matière sportive ! Pour nous comme pour tous, la première place qui était prise par Clautier dès la seconde étape du Circuit de l'Ouest, organisé par l'« Ouest-Eclair », paraissait bien acquise. L'extraordinaire facilité de Clautier, sur la route, lorsqu'il s'agissait de refaire le terrain perdu, sur la piste lorsqu'il fallait s'assurer la première place au sprint, faisait penser à tous qu'en toutes circonstances il était capable de prouver qu'il était le meilleur.

Et voilà que la quatrième étape le voyait perdre ce maillot jaune du leader qui semblait si bien assuré sur ses robustes épaules.

Fatigue, défaillance, toutes deux excusables chez un coureur de dix-neuf ans, l'ont peut-être obligé à s'incliner. Indisposition aussi, car, au départ de cette quatrième étape, il disait n'être pas très bien. Le repos à La Rochelle ne lui avait pas été profitable. Cela s'est déjà vu !

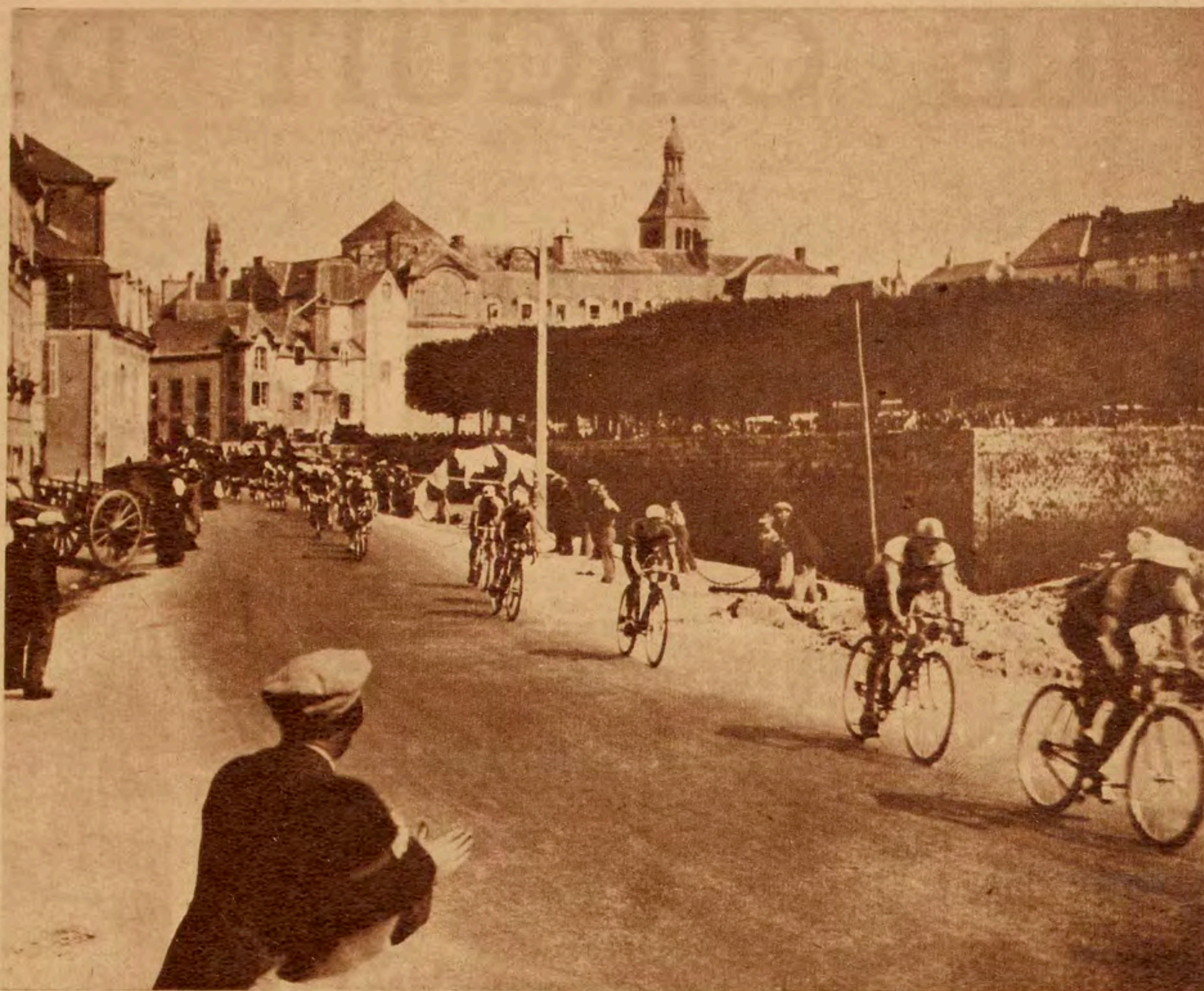
Mais le curieux de l'histoire, c'est que les Français, que les premières étapes avaient montrés assez ternes, se sont affirmés les plus vaillants dès le départ de la quatrième, cette quatrième étape qui allait se terminer par un bouleversement du classement général et la prise des trois premières places par trois Français, que deux Belges semblaient dominer quelques heures plus tôt.

Adaptation un peu lente ? Tactique ? Les deux raisons ont dû intervenir. Le fait, en tout cas, est patent. A la fin de la cinquième étape, Goasmat, Oubron et Dubois semblaient à leur tour dominer leurs adversaires. Ils avaient su partir à temps.

★
Clautier a bien fait un sérieux effort pour gagner quelque terrain sur ses adversaires qui le précédaient. Il le fit, au cours ou plutôt à la fin, de la sixième étape, pour la gagner d'ailleurs. Mais, alors qu'on pensait que, puisqu'il était troisième au classement général, il allait pouvoir se défendre sérieusement au cours des deux dernières étapes, il se contenta de suivre la foule. L'étape, sans intérêt, n'apportait, en somme — nous parlons de la septième et avant-dernière — aucun changement au classement général.

Qui nous expliquera pourquoi, dans une course par étapes, alors qu'il reste deux ou trois étapes à courir, et que le classement général s'affirme très serré, et susceptible encore de changements notables, il n'est personne dans le groupe des battus pour tenter de battre celui qui n'est tout de même pas encore le vainqueur ?

Une course de quelque nature qu'elle soit,



SIXIEME ETAPE. — Le peloton, exagérément étiré, traverse Quimperlé.

se termine sur le poteau de l'arrivée définitive, et la glorieuse incertitude du sport demeure toujours très grande.

★

La surprise attendue ne s'est pas produite. Elle a bien failli se produire toutefois. Goasmat, en effet, à 60 kilomètres de l'arrivée, alors qu'il roulait avec le peloton de tête comprenant une dizaine d'unités parmi lesquelles son adversaire le plus direct, Oubron, Goasmat creva. Une légère hésitation parmi ses adversaires fit qu'ils ne prirent pas immédiatement la décision qui s'imposait et Goasmat, s'il perdit un peu de temps, rejoignit en somme très rapidement le peloton qui avait pris, on le conçoit, quelque avantage.

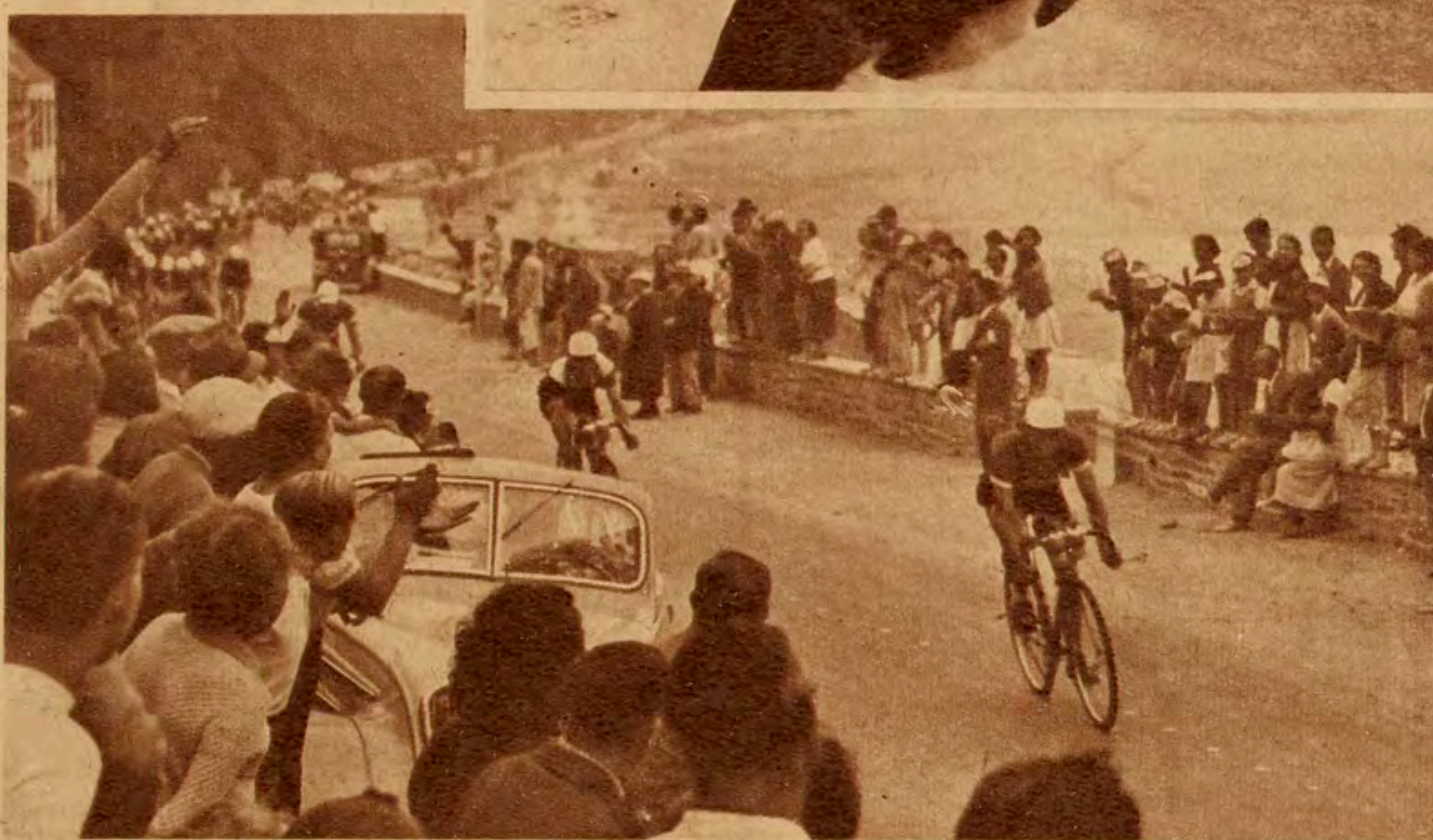
L'affaire était donc terminée, l'étape avait été très dure, le peloton de tête avait roulé avec acharnement, peut-on dire, et il était impossible aux coureurs qui le composaient de fournir l'effort qui aurait pu mettre Goasmat en difficulté. Voici donc un Breton qui a gagné le Circuit de l'Ouest organisé par l'Ouest Eclair. Ce septième circuit, remporté par un Breton, permet de rappeler que le premier le fut également, il était en effet gagné par Nicot qui avait pris l'avantage sur un routier qui, depuis, a fait ses preuves, puisqu'il s'appelle Georges Speicher. On pense que la Bretagne a toute raison d'être heureuse. Et c'est tant mieux, puisque c'est l'un de ses enfants qui vient ajouter son nom au palmarès du Circuit de Bretagne, en somme.

Mais il faut dire que le second, Oubron, avec un peu de chance et peut-être un peu plus de décision, aurait pu, lui aussi, remporter une victoire, et il est intéressant de souligner que le champion de cross-cyclo-pédestre qu'était Oubron est devenu, après les performances de l'année, un routier capable de venir renforcer utilement le contingent des routiers de France qui en a bien besoin, il faut le dire.

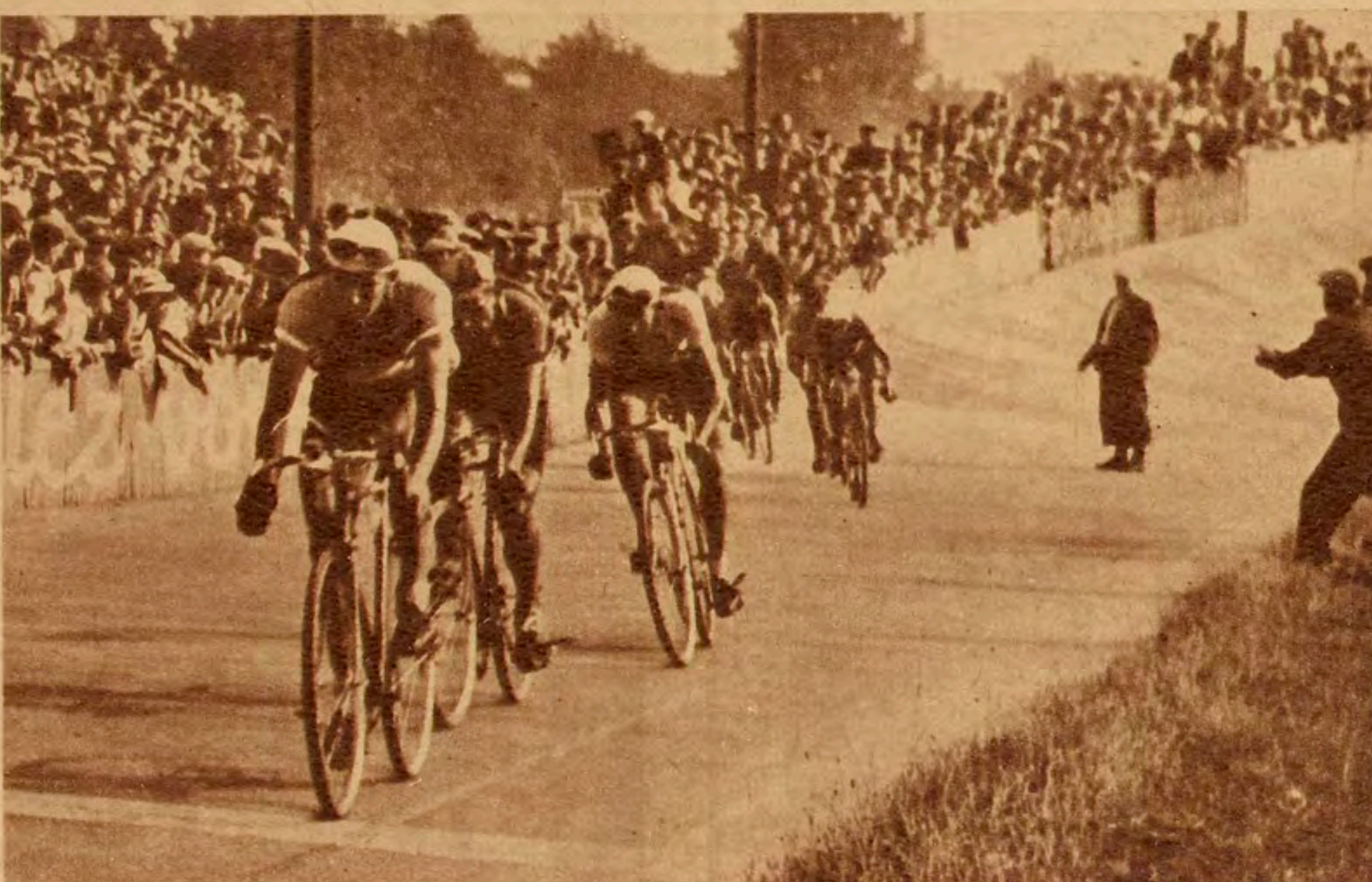
René Bierre.

Le classement général

1. Goasmat (sur bicyclette Helyett, boyaux Hutchinson), les 1.734 km. en 47 h. 6 m. 51 s. ;
2. Oubron, en 47 h. 7 m. 17 s. ;
3. Loncke ; 4. Tersago ; 5. Gahy ; 6. Pierre Cogan ; 7. Le Calvez ; 8. Van Oppen ; 9. Vlaeminck ; 10. Tassin ; 11. Van Schendel ; 12. Dubois, etc.



SEPTIEME ETAPE. — Le passage des concurrents, au long de la baie de Saint-Michel-en-Grèves.



SEPTIEME ETAPE. — L'entrée des concurrents, en peloton, sur le vélodrome de Saint-Brieuc.



CIRCUIT DE L'OUEST

1^{er} Goasmat

SUR CYCLE

Helyett

BOYAUX

HUTCHINSON



Jean-Marie Goasmat, souriant vainqueur du Circuit de l'Ouest 1937.

Nouvelles surprises dans le Championnat de France de Football : Lille battu chez lui par Valenciennes. Marseille, Excelsior et Strasbourg en échec devant Cannes, Lens et Metz

ROUEN SEUL "LEADER"

La première journée du championnat nous avait valu « le coup de grisou lensois ». Comment qualifier le succès acquis à Lille par Valenciennes sur les « Dogues » ?

Les nouveaux promus se sont-ils donné le mot pour réaliser chaque semaine le coup de théâtre de la journée. On se pose la question. On attendra quelque temps pour la résoudre. En attendant, les « Athéniens du Nord » qui avaient déjà tenu en échec chez eux Sochaux, vainqueur de la Coupe 1937, ont réalisé, au stade Victor-Boucq, un exploit qui les classe et qui fait assez comprendre qu'après avoir dû, à leur corps défendant, quitter la division I l'an passé, ils sont bien décidés, cette fois-ci, à ne plus trébucher et à jouer leur rôle parmi les « ténors ».

La victoire de Valenciennes sur Lille est la seule acquise sur terrain adverse. Mais l'exploit des Rouennais marquant quatre buts à Gonzales sans en recevoir un seul, n'est-il pas de taille, lui aussi ? Et la large victoire de Sochaux sur Fives n'est-elle pas à noter parmi les choses essentielles de la journée ?

J'analyse plus loin ce que fut la rencontre des deux Racings, à Saint-Ouen. Je passe aux matches nuls, puisque sur huit rencontres, quatre se terminèrent par un résultat partagé.

Les plus étonnants résultats sont ceux de Marseille et de Roubaix. Sur le beau stade municipal, fraîchement inauguré, les champions de France ont été tenus en échec par les mordants footballeurs de l'A.S. Cannes, ce pendant qu'au Crétinier, Lens, continuant sur sa lancée, imposait à Excelsior un résultat que ce dernier, très certainement, n'attendait pas.

Sète n'a jamais réussi très brillamment à Antibes. Ne nous étonnons donc pas que les Dauphins aient laissé un point au Fort-Carré. Ne soyons pas trop surpris non plus que, devant la volontaire équipe messine, Strasbourg ait dû accepter de partager les buts, après un match extrêmement serré, ce qui est constamment le cas dans ces ardents derbys de l'Est.

La situation, après deux journées de matches, s'est éclaircie. Une seule équipe tient la tête : le F. C. Rouen, qui a remporté deux victoires et à qui l'on n'a, jusqu'à présent, marqué aucun but. Derrière les « Diables Rouges », Strasbourg, Metz, Sochaux, Valenciennes, Lens et le Racing. C'est Roubaix et Lille qui figurent, avec deux défaites, en queue de classement.

★

En Division II, c'est beaucoup plus compliqué. Le Nord et l'Ouest disputaient dimanche leurs premières rencontres officielles.

Si Tourcoing et Arras durent concéder un match nul à leurs visiteurs Boulogne et Dunkerque, par contre, la troisième équipe maritime Calais s'inclina devant Hautmont qui, sous la direction du manager Demey, a pris un bon départ.

Dans le groupe Ouest, victoires prévues du C. A. P. et de Rennes.

Dans le Groupe Est, coup d'éclat de Nancy infligeant quatre buts à Charleville et finaliste de la Coupe de France et de Colmar allant battre Longwy sur le terrain de ce dernier. Enfin, victoire difficile de Rennes sur Troyes. Voici deux dimanches que Troyes est battu. En sorte qu'il est dernier du classement. Mais en chaque occasion il n'a succombé que d'un but. Notons cela pour l'avenir sans oublier que, jusqu'à présent, Nancy et Reims sont leaders.

Dans le Groupe Sud où Montpellier a fait un excellent début et où les Girondins ont remporté une large victoire sur Nîmes. Saint-Etienne a été tenu en échec, chez lui, par Nice. Ils iront loin, cette année, les « Aiglons ».



STADE BUFFALO. — C. A. Paris - S. M. Caen (2-0). Une phase de la rencontre que le C.A.P., pour ses débuts officiels, a nettement remportée. Le gardien de but caennais cueille une balle haute.

De justesse, le Racing l'emporte sur les fougues roubaisiens

LES deux doyens, Racing Club de Paris et Racing Club de Roubaix ont disputé, au Stade de Paris, devant, au bas mot 15.000 spectateurs, un match fort attrayant, au moins dans sa première partie, dans ses 45 minutes initiales.

Il n'est pas douteux — nous en avons eu une première démonstration huit jours plus tôt en voyant Excelsior et Red Star à l'œuvre — qu'il y a, dans nos grandes équipes professionnelles, amélioration dans le contrôle du ballon. Roubaisiens et Parisiens nous en ont apporté une preuve nouvelle.

Le dommage, c'est que les mouvements offensifs ne soient pas encore très bien orientés. Le dommage, c'est que le jeu d'attaque ne soit pas mieux construit. Ce reproche doit être surtout adressé aux hommes de Verriest qui ont parfois joué sans grande précision, mais reconnaissons-le, d'un bout du match à l'autre, avec un cran et un désir de s'imposer dignes du sort le meilleur.

Ils ont pourtant été battus. Battus de justesse par une équipe aux sens plus rassis, au jeu plus ordonné et dans laquelle quelques joueurs de classe exceptionnelle continuent à jouer un rôle proéminent.

Si Roubaix ne put réussir qu'un but, à la dix-septième minute de la seconde mi-temps, et grâce à Castro, c'est que Jordan, comme demi-centre-policeman, fut sans cesse remarquable jusqu'au moment où il fut touché par son adversaire direct, Allisson. C'est que Diagne fut, pour ses adversaires directs, un

obstacle constant. C'est surtout que Hiden s'affirma, encore un coup, gardien de but d'une classe transcendante ! Hiden, en particulier, para à la fin de la première mi-temps, un shot de Fructuoso qui semblait être un but certain.

D'autre part, si le Racing marqua par deux fois — à la vingt-deuxième minute de la première mi-temps, grâce à Veinante, à la quinzième minute de la seconde, sur un shot d'Ozenne et une double erreur de Verriest et de Dessertot — c'est qu'un Banide, et surtout un Ziolkovitch ou un Veinante jouèrent avec une belle maîtrise et surent donner à leurs voisins, maintes occasions d'attaque.

Roubaix dut forcer pour tâcher de rejoindre son adversaire — ce qu'il aurait peut-être mérité — et n'y point parvenir. Le Racing, lui, resta toujours dans son action. Et c'est pourquoi, bien qu'il n'ait pas eu le plus souvent l'avantage, le sort n'a pas été injuste en lui accordant les deux points de la victoire.

Côté roubaisien, c'est l'attaque qui s'est le plus fréquemment mise en vedette, bien que Cottin et Castro, brillants l'un et l'autre par leurs déboulés, aient été fréquemment arrêtés par leurs adversaires directs. Janin manqua un peu d'ardeur et Allisson, beaucoup de shot.

Marcel Rossini.

LE CLASSEMENT

DIVISION I

Rouen : 4 points ;
Strasbourg, Metz, Sochaux, Valenciennes, Racing et Lens : 3 points ;
Sète, Fives et Excelsior : 2 points ;
Marseille, Cannes, Antibes et Red-Star : 1 point ;
Lille et Roubaix : 0.

DIVISION II

Est. — Nancy et Reims : 4 points ; Charleville et Colmar : 2 points ; Mulhouse (1 match) ; Longwy (1 match et Troyes) : 0.
Sud. — Nice et Saint-Etienne : 3 points ; Montpellier (1 match) ; Girondins et Toulouse : 2 points ; Alès (1 match) et Nîmes : 0.



SAINT-OUEN. — Racing Club de Paris - Racing Club de Roubaix (2-1). À proximité des buts roubaisiens, Veinante, le pied droit encore levé, vient de shooter vers les buts de Dessertot. Verriest se retourne sans doute pour juger si son goal keeper est en bonne position pour la parade Couard, démarqué au centre, lui aussi observe.

AVIRON

Le challenge de « Match »

Rompant avec les classiques organisations de régates, la Société Nautique de la Haute-Seine, avait organisé dimanche, à l'occasion de sa fête annuelle, un « Rallye nautique ». Et, comme chaque année, à pareille époque, où le beau temps et les vacances incitent plus à la balade qu'à la compétition, ce rallye obtint un vif succès, puisque cent cinquante rameurs et rameuses y prirent part. La formule en est très simple. Les équipes en rameurs individuels, partent de points différents : Billancourt, Nogent, Joinville, et effectuent un parcours de 30 à 35 kilomètres à la remonte, pour « rallier », entre 12 heures et 12 h. 30, un point commun d'arrivée, en l'occurrence, le garage de la S.N. Haute-Seine, situé en amont du pont de Juvisy, à Draveil.

Partis de bon matin, aucun équipier ni équipière ne manqua à l'appel, et l'arrivée de ces voiles à huit et à quatre, outriggers, quatre et huit de couple, skiffs et canoës, ne manqua pas de pittoresque dans le cadre verdoyant des rives de la Haute-Seine.

Après un joyeux déjeuner, auquel les convives firent honneur, une tombola fut tirée pour récompenser tous les participants. « Match » avait doté cette intéressante épreuve d'un fort beau challenge qui fut attribué à la S.N. Basse-Seine, première du classement général du nombre de participants, avec trente-deux rameurs. Au classement féminin, avec dix rameuses, la Ruche vient naturellement en tête, devant l'Alsacienne-Lorraine et Femina.

G. Lenoir.



STADE DE PARIS. — Racing C. P.-Racing de Roubaix (2-1). Le camp roubaisien, en danger, à la suite d'un centre de l'ailier gauche Mathé. Quatre hommes se sont précipités pour reprendre la balle. Le gardien de but roubaisien, Dessertot, l'a repoussée du poing.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

*Ce que je pense
du Tour de France
et de mes
camarades français*

par GINO BARTALI
En exclusivité



Quand un capitaine rencontre un autre capitaine... Peu avant le match Racing Paris-Racing Roubaix, Verriest, capitaine du R.C.R. est venu boire une coupe de champagne avec, et chez, son nouveau coéquipier Delfour, capitaine de l'équipe de France. Est-ce la signature d'un contrat ?